Rapport du projet de recherche participative JOS
Année 2018
CELL asbl en partenariat avec le Musée d'histoire naturelle du Luxembourg

Résultats de l'analyse biodiversité animaux et plantes

Résultats de l'analyse biodiversité du sol

Rapport expérimentation agronomique JOS

Analyse sensorielle de 7 variétés de haricot nain

Compte-rendu de l'enquête menée dans les jardins partagés luxembourgeois

CENTRE for ECOLOGICAL LEARNING LUXEMBOURG
Fonds National de la Recherche Luxembourg
LE GOUVERNEMENT DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère du Développement durable et des Infrastructures

Rapport du projet de recherche participative JOS
Année 2018
CELL en partenariat avec le Musée d'histoire naturelle du Luxembourg

Résultats de l'analyse biodiversité animaux et plantes

Introduction

Lors des forums d'émergence des questions scientifiques, les participants-jardiniers ont exprimé leur motivation profonde de jardiner en laissant la place à la nature et la biodiversité.

L'une des questions clés a été comment produire de manière satisfaisante tout en sauvegardant la biodiversité au jardin. Une autre des préoccupations des jardiniers était de savoir si les méthodes écologiques de jardinage répondaient à leur besoin de production de légumes en équilibre avec la nature.

L'expérience JOS a été conçue par les scientifiques pour tenter de tester l'effet de différents modes de jardinage biologique avec paillage et sans paillage sur la production d'une culture de haricots et sur la biodiversité sur terre et sous terre.

L'étude de la biodiversité réalisée au cours du projet JOS a en outre contribué à améliorer la connaissance générale de la biodiversité des jardins au Luxembourg. En effet, la base de données nationale sur la biodiversité au Luxembourg du Musée national d'histoire naturelle accessible sur mdata.mnhn.lu ne compte actuellement que très peu d'études sur les jardins (relevés végétaux dans 31 jardins au Luxembourg par Bob Glesener et Marc Owaller, 2010 et dans un jardin à la Pétrusse, Luxembourg-ville par Tania Walisch 2012). Les études au Luxembourg et ailleurs montrent que les jardins sont des îlots pour la biodiversité en milieu urbain et péri-urbain et un refuge pour de nombreuses espèces.

Matériel et méthodes

Le protocole distribué aux participants se trouve en annexe.

Les relevés des plantes et animaux ont été faits à l'aide de l'application pour smartphone *iNaturalist* qui a permis aux participants de télécharger leurs observations dans les projets JOS-animaux et JOS-plantes et de recevoir des notifications quand un autre membre de la communauté iNaturalist a identifié ou validé le nom du taxon qu'ils ont observé. Inaturalist leur a donc permis aux participants d'apprendre les noms des animaux et plantes sauvages de leur jardin.

Analyse statistique

Les relevés de plantes et d'animaux effectués dans les microparcelles enherbées ont servi de proxy pour la biodiversité des jardins et ont été utilisés pour les corrélations entre variables liées à la production (levée, hauteur, nombre et poids de graines) et à l'abondance des vers de terre.

Des recherches ont été entreprises sur les relations pouvant exister entre la distribution des taxons de plantes et les caractéristiques du sol des jardins à l'aide d'une analyse de corrélations canoniques (package vegan – The R project for statistical computing).

Pour tester la significativité des différences de biodiversité entre les traitements de l'expérience JOS, le nombre de taxons de plantes et d'animaux observés dans les microparcelles a été soumis à une analyse ANOVA hiérarchique avec le facteur Jardin, et le facteur traitements au sein du jardin. Des tests post-hoc Tuckey ont été utilisés pour confirmer l'effet traitement.

Résultats

Biodiversité dans les jardins

Le catalogue des plantes observées dans tous les jardins JOS compte 78 taxons et il est consultable sur inaturalist :

https://www.inaturalist.org/observations?project_id=18778&place_id=any&verifiable=any&captive=any&view=species

Les 5 espèces les plus abondantes sont le chénopode blanc, le pissenlit, le panic des marais, le liseron des champs et le laiteron potager (fig. 1).

Le catalogue des animaux observés lors des relevés de la biodiversité de JOS compte 75 taxons d'animaux et il est consultable ici :

https://www.inaturalist.org/observations?project_id=18779&place_id=any&verifiable=any&captive=any&view=species

Les pucerons du genre *Aphis*, les coléoptères du genre *Lycus*, l'abeille domestique *Apis mellifera*, le diptère *Tachinidae Eriothrix rufomaculatus*, l'araignée du genre *Pardosa* et la coccinelle asiatique à vingt-et-un points *Harmonia axyridis* sont parmi les taxons d'animaux les plus observés dans les relevés de la biodiversité dans les jardins du projet JOS (fig. 2).

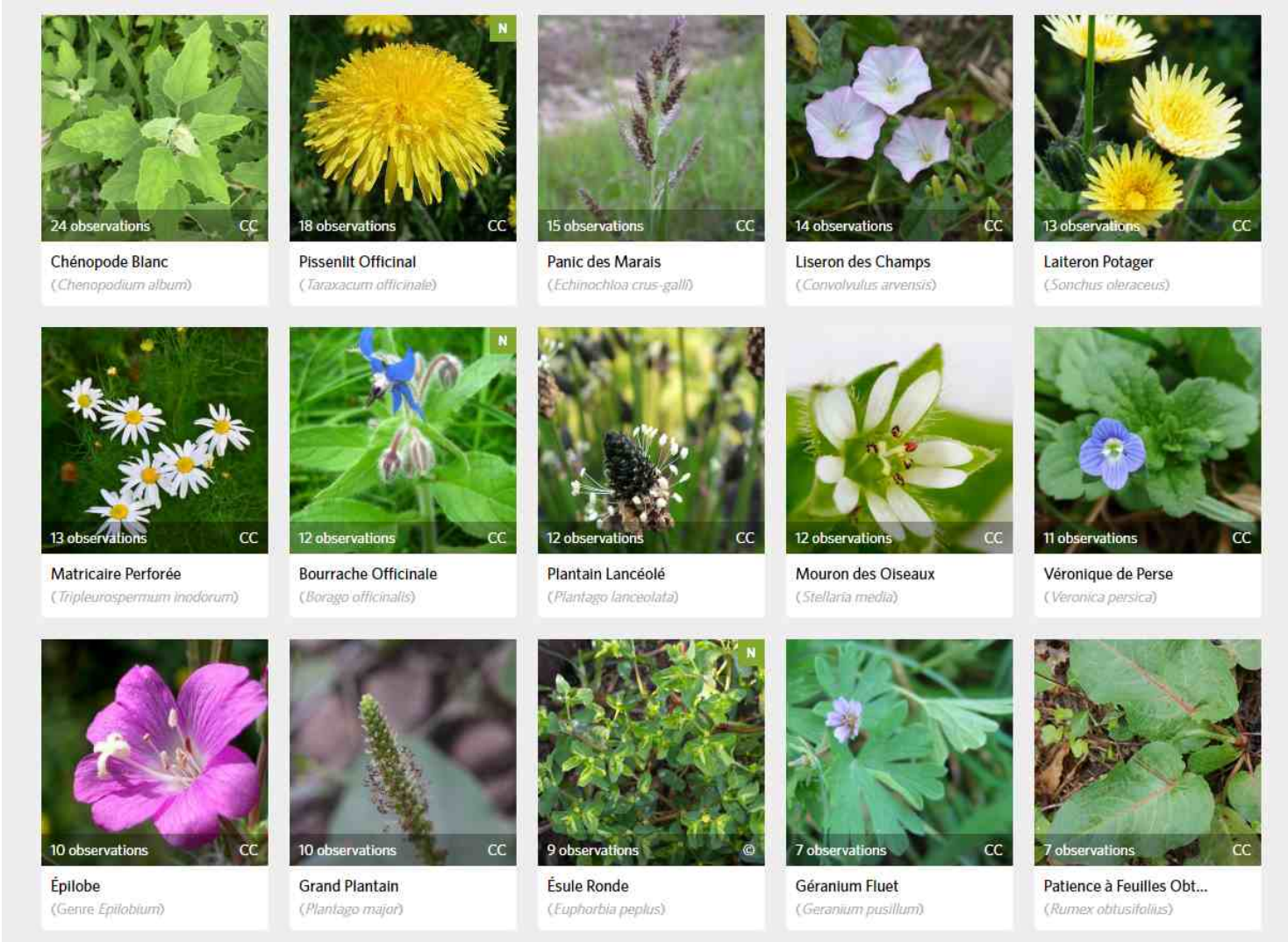

Fig. 1 : Les 15 espèces de plantes les plus observées dans les jardins

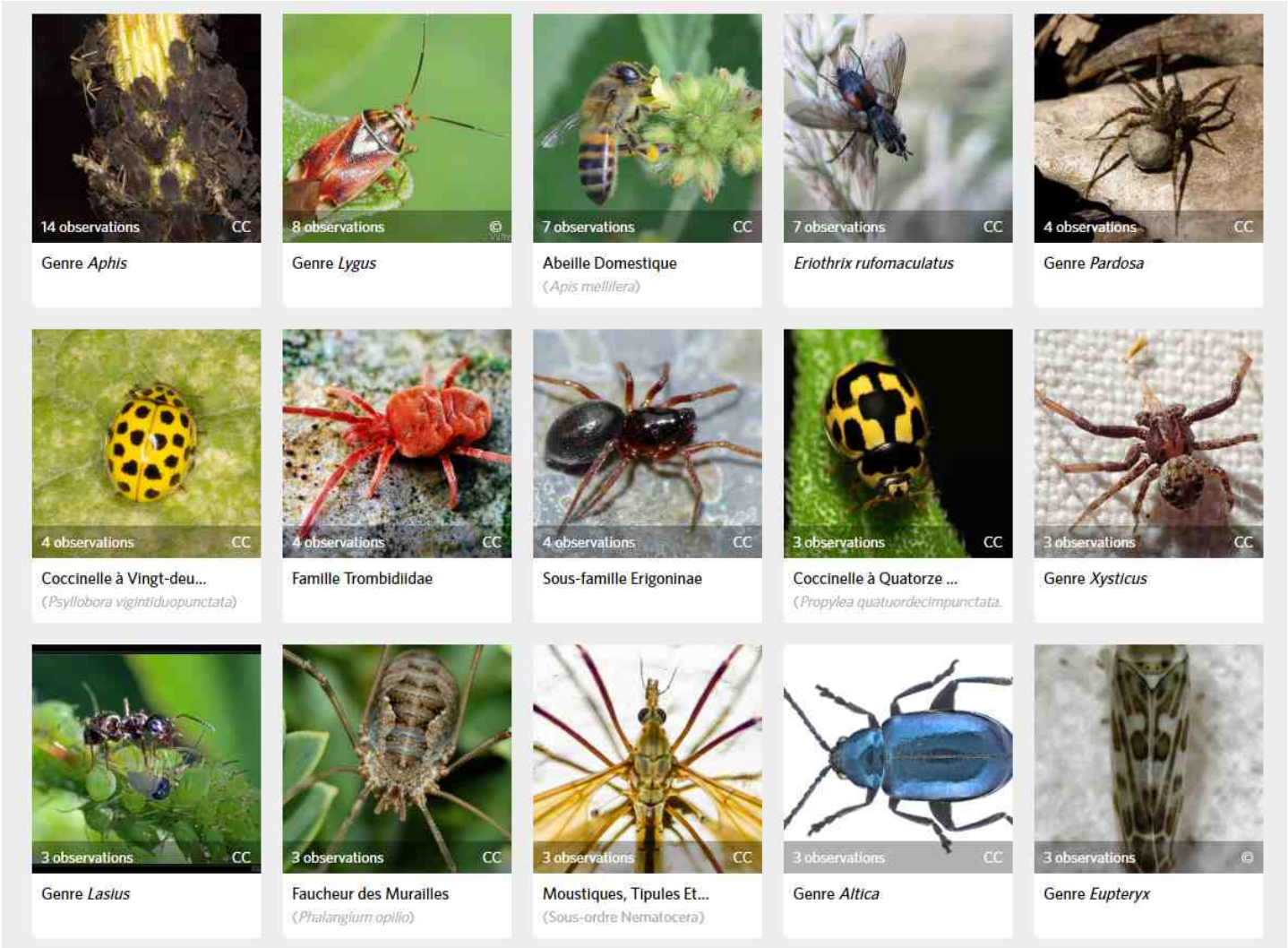

Fig. 2 : Les 15 espèces d'animaux les plus observés dans les jardins

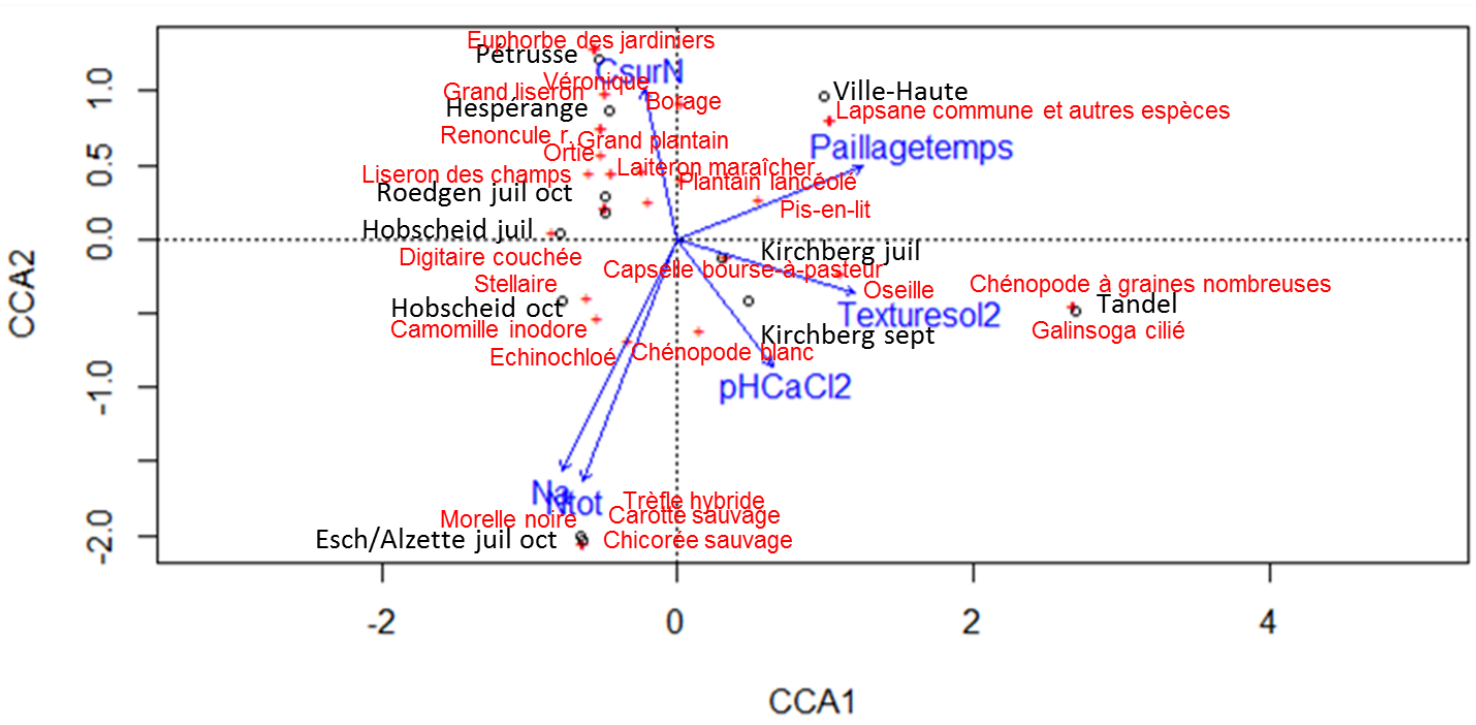

Fig. 3 : Représentation sur deux axes orthogonaux du résultat de l'analyse de corrélations canoniques des relevés de plantes des jardins avec les caractéristiques des sols. Les points noirs représentent les jardins analysés et les points rouges les espèces observées. Les espèces (points rouges) sont plus proches des jardins (points noirs) où elles ont été trouvées. Les vecteurs bleus montrent la participation des différentes caractéristiques des sols sur la répartition des jardins sur les deux axes: texture du sol (plus argileux en direction de la flèche et plus limoneux et plus sableux en direction inverse), PH, azote, C / N, % C organique, année de paillage (0-3 ans).

L’analyse de corrélations canoniques montre qu’il y a une relation entre la distribution des taxons de plantes, les caractéristiques du sol des jardins et de la durée du paillage (fig. 3). Ainsi le graphe montre par exemple que les jardins où on retrouvait l’euphorbe des jardins, le grand liseron, la renoncule rampante et l’ortie avaient généralement une relation C/N plus élevée. La lapsane commune était présente dans les jardins qui avaient été paillés depuis au moins un an. La morelle noire, la chicorée sauvage et la carotte sauvage étaient observées dans le jardin d’Esch où le sol contenait plus d’azote et de sodium. Le chénopode à graines nombreuses et la Galinsoga ciliée se retrouvaient plutôt dans le Nord du pays dans un jardin à sol argileux.

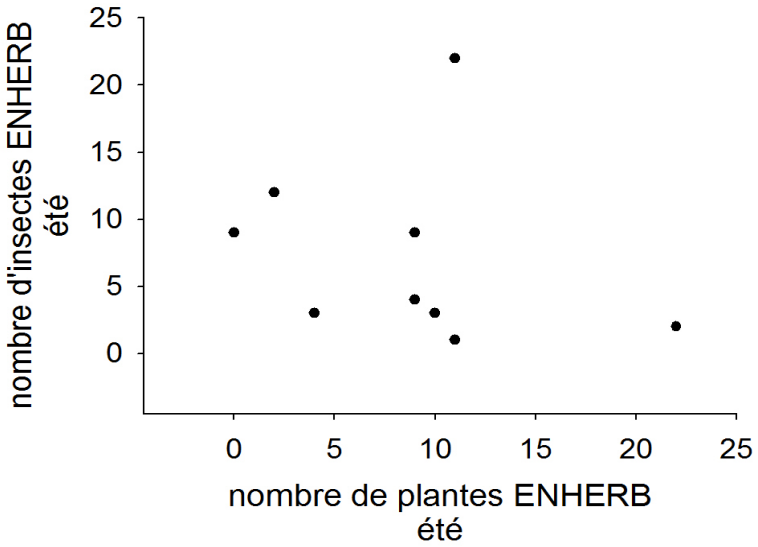

Fig. 4 : Graphe montrant le nombre d’espèces de plantes et d’animaux observées par jardin.

Il n'y a pas de relation significative entre le nombre de taxons d'animaux et le nombre de taxons de plantes dans les microparcelles enherbées des jardins (figure 4). Cependant ces relevés de plantes et d'animaux variaient fortement entre les jardins et il nous semble que c'est en partie dû à un effort d'observation variable entre jardins et type de relevé. Nous conseillons donc d'être prudent dans l'interprétation de ce résultat et de refaire une étude avec des observations plus normées pour pouvoir en tirer des conclusions plus robustes sur la relation de la biodiversité d'animaux et d'insectes.

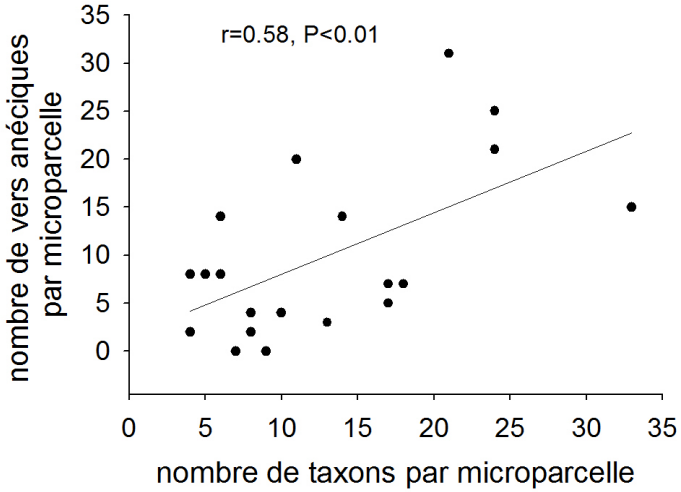

Fig. 5 : Relation entre le nombre de vers anéciques et le nombre de taxons d'animaux et de plantes hors sol.

Le nombre de vers anéciques est corrélé avec le nombre de taxons de plantes et d'animaux hors sol indiquant que quand les conditions étaient favorables pour la biodiversité hors sol elles l'étaient aussi pour l'abondance des vers de terre (disponibilité de la ressource alimentaire).

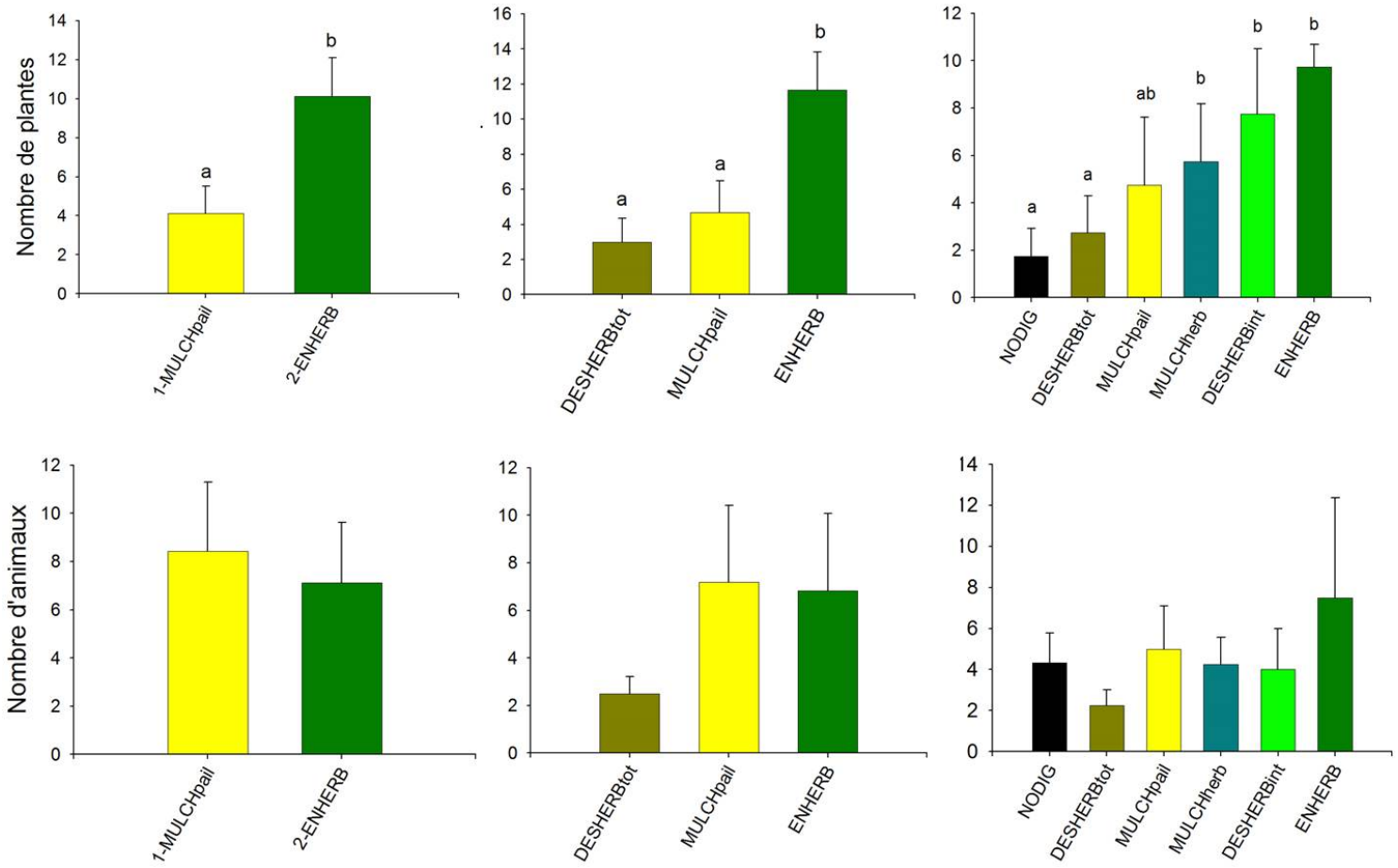

Fig. 6 : Histogramme des moyennes et de l'erreur-type (I) des relevés de plantes ou II) d'animaux de juillet-août 2018 dans les microparcelles avec les traitements a.,d. MULCHPAILLE et ENHERBEMENT dans 8 jardins et b.,e. MULCHPAILLE, ENHERBEMENT et DESHERBAGE dans 6 jardins et d.,f. MULCHPAILLE, ENHERBEMENT, DESHERBAGE, NODIG (Compost), MUCLHERB et DESHERBAGE intermédiaire dans 4 jardins. Les lettres a,b désignent des différences significatives entre traitements selon des analyses ANOVA.

Les résultats des analyses ANOVA montrent que les microparcelles enherbées comptaient en moyenne de 6 à 8 espèces de plantes en plus que les microparcelles paillées, ce qui correspond à un accroissement de la biodiversité végétale de 60-67%(Fig. 4 a, b). Dans les jardins qui ont mis en place les six traitements, les traitements NODIG et DESHERBTOT comptaient moins d'espèces que les traitements ENHERBEMENT, DESHERBAGE intermédiaire et MULCHHERBE, (Fig. 4c, d). Le traitement MULCHHERBE semble préserver une biodiversité des plantes comparable à celle obtenue pour le DESHERBAGE intermédiaire et l'ENHERBEMENT.

Les microparcelles désherbées comptaient en moyenne moins d'espèces d'animaux que celles des autres traitements (fig. 4 c,d) mais cette tendance n'a pas été confirmée par une différence statistiquement significative.

Discussion et conclusion

Les animaux semblent moins affectés par les différents traitements de couverture du sol que les plantes; cela est probablement dû à leur mobilité. L'étude JOS indique que les traitements de couverture du sol les plus adaptés à la préservation de la biodiversité sur terre sont l'enherbement, le désherbage intermédiaire et le paillage avec les herbes arrachées. De plus, ces traitements n'ont pas significativement réduit la production.

Les données prélevées sur le sol contribuent à expliquer la variation des espèces de plantes entre jardins. Une étude plus approfondie et des comparaisons avec la littérature scientifique sur les espèces indicatrices des sols sont nécessaires pour valider ces conclusions.

Le nombre total de taxons trouvés dans les jardins JOS est un peu moins élevé que le nombre d'espèces de plantes sauvages trouvées dans 31 jardins potagers au Luxembourg en 2010 (Bob Glesener et Marc Owaller). Le nombre plus élevé d'espèces de cette étude pourrait résulter de différences dans le nombre de jardins et leur répartition dans le pays, et des différentes surfaces de relevés (l'étude de 2010 se faisait sur la surface entière du jardin alors que celle de JOS se faisait sur 4 m^2). Finalement, les relevés étaient faits par des biologistes professionnels qui sont formés pour reconnaître et noter toutes les plantes y inclus les plantes discrètes ou qui ne sont pas en fleurs.

Recommandation pour des études futures:

Nous avons pu identifier quelques tendances de l'effet des traitements sur la biodiversité. Afin d'obtenir des résultats scientifiquement robustes nous recommandons de mener l'expérience JOS sur plus d'années et plus de jardins. Nous conseillons également d'avoir une participation plus soutenue tout au long de la saison en réduisant par exemple l'effort et en simplifiant davantage les protocoles. Il est important de simplifier et de normer notamment le protocole concernant la biodiversité des animaux notamment en le limitant à quelques groupes taxinomiques seulement.

Résultats de l'analyse biodiversité du sol

Les vers de terre sont particulièrement importants pour le fonctionnement des sols. Ils font partie de ce que l'on appelle les « Ingénieurs du sol ». Leur action conditionne la structure des sols, l'ensemencement de microorganismes, la formation de complexe organo-minéraux ainsi que le cycle de la matière organique. Cela joue directement sur la fertilité, la physico-chimie des sols et in fine sur la production végétale. Etudier la composition des communautés de vers de terre peut donc indirectement renseigner sur l'état de fertilité, de disponibilité en matière organique, de richesse en microorganismes (qui permettent un recyclage plus efficace de la matière organique, et une meilleure intégration des plantes au réseau complexe d'interactions dans les sols) et de structuration physique (aération, écoulement de l'eau) des sols.

Dans cette expérimentation, on pouvait s'attendre à une différence dans les communautés de vers de terre en fonction des traitements de couverture du sol avec une conséquence directe sur la ressource alimentaire disponible ainsi que les conditions d'humidité des sols. Bien sûr, les effets seront d'autant plus marqués que les différentes pratiques auront été mises en place pendant un temps long et sur des surfaces importantes.

Les 3 catégories écologiques ciblées : les épigés, les endogés et les anéciques.

Les épigés sont des vers colorés de 1 à 6 cm qui vivent en surface sous la litière, ne creusent généralement pas de galeries ou bien très peu profondes (premiers cm). Ne passant l'été que sous forme de cocons (aucun adulte ne survit), leur alimentation est essentiellement constituée de matière organique peu dégradée.

Les endogés sont des vers dépigmentés de 1 à 15 cm qui vivent exclusivement dans les 20 premiers cm de sol dans des galeries temporaires horizontales. Ils sont capables d'estiver, se nourrissent de matière organique dégradée et leur bol alimentaire comporte beaucoup de matière minérale.

Les anéciques sont des vers pigmentés de grande taille (>10cm) qui vivent dans des galeries verticales permanentes qui peuvent atteindre plusieurs mètres de profondeur. Capables d'estiver, ils se nourrissent de matière organique peu dégradée.

Le protocole (voir le protocole en annexe)

Les conditions météorologiques exceptionnellement défavorables (été très chaud et sec, automne sec) ont beaucoup affectées les résultats obtenus pour cette partie de l'expérimentation : certains jardins n'ont pas produit de résultats, certains traitements ont été abandonnés et certaines catégories écologiques de lombriciens ont été affectées plus que d'autres.

D'autre part, que ce soit par choix ou par abandon, tous les jardins qui ont participé à cette expérimentation n'avaient pas les mêmes traitements, ce qui a affaibli la puissance statistique des tests effectués. Ceci a été une opportunité pour expliquer certaines notions d'analyse de données aux groupes participants. En conséquence, seuls 3 traitements ont pu être exploités concernant les analyses statistiques : le mulch paille, l'enherbement total et le désherbage total.

Le protocole d'échantillonnage des vers de terre a été adapté à la situation du protocole expérimental concernant les haricots. Ceci apporte une limitation aux résultats trouvés, du fait de l'échelle de celle-ci (xm2 par traitement) et de la capacité de dispersion des vers (1 à 2m / mois).

Cette expérimentation a été encadrée et des formations concernant l'écologie, la reconnaissance des 3 grandes catégories écologiques de vers de terre ainsi que les bases statistiques pour le traitement des données obtenues, ont été délivrées aux groupes des jardins participants.

Analyses

Des analyses de variance (ANOVA) ont permis l'examen des résultats.

En préliminaire, les variations entre jardins concernant l'abondance des vers ont été analysées et ont permis de rejeter l'hypothèse d'un « effet jardin » quels que soit les catégories écologiques ou les traitements. Les résultats de cette analyse sont confirmés par une analyse de composante principale concernant les caractéristiques physico-chimiques du sous-échantillon des jardins participants à cette expérience par rapport à l'ensemble des jardins participants de JOS : on observe une certaine similitude qui permet en première approche de soutenir le rejet de l'hypothèse « effet jardin » (Fig.1).

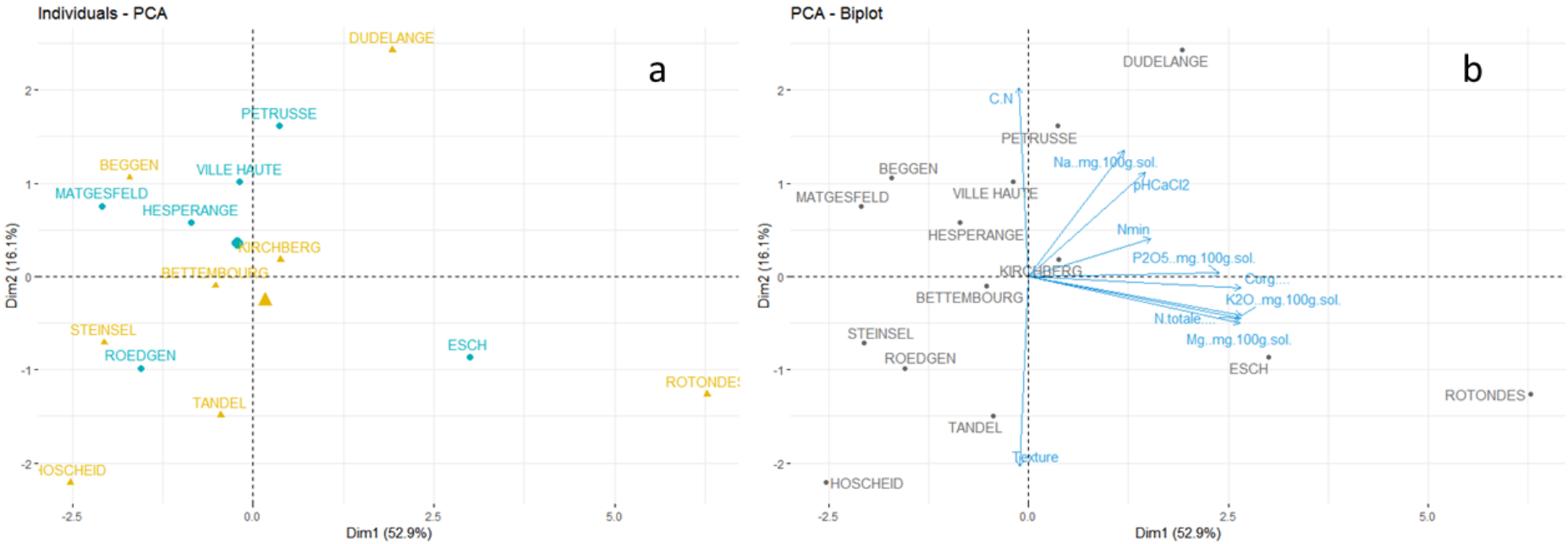

Fig.1 : Analyse de Composante Principale à partir des propriétés physico-chimiques des sols prélevés dans les jardins. (a) Points en bleu = jardins ayant participés au prélèvement des vers de terre / Points en jaune = jardins n'ayant pas participé au prélèvement de vers de terre. Les deux dimensions expliquent 69% de la variabilité avec l'axe principal expliquant à lui seul 52.9% de cette variabilité. A part pour Esch, on a un regroupement serré des jardins ayant participé à l'expérience 'vers de terre' (ainsi que des autres jardins participant au projet JOS, Rotondes et Dudelange étant des jardins en bacs et comportant donc des substrats particuliers souvent à base de compost). (b) Visualisation des facteurs impliqués dans la constitution des deux dimensions.

Dès lors, on a pu effectuer des analyses transversales aux différents jardins concernant les types de traitements (paillage) et les catégories écologiques qui pourraient être plus ou moins favorisées.

Le second test a donc porté sur l'effet des différents traitements sur l'abondance des vers toutes catégories écologiques confondues (Fig.2). Le nombre de vers de terre sous mulch paille était significativement plus important qu'en désherbage total. Ce résultat pourrait être imputé à la disponibilité en ressource plus importante, la paille, qui aurait permis de maintenir une population plus importante de vers.

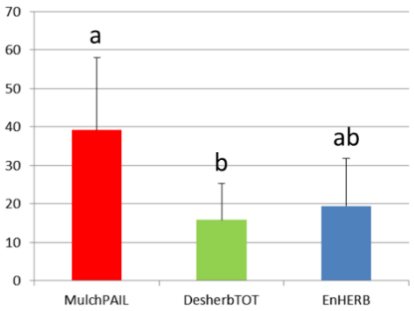

Fig.2 : Effet des différents traitements sur l'abondance des vers toutes catégories écologiques confondues (a,b = groupes significativement différents selon l'ANOVA, ab groupes non-significativement différents selon l'ANOVA)

Les tests suivants ont porté sur l'abondance des différentes catégories écologiques en fonction des traitements (Fig.3, 4, 5). Anéciques et endogés sont significativement plus abondants sous mulch paille qu'en désherbage total probablement du fait de la ressource plus importante en nourriture. Le manque de différence significative concernant les épigés, qui auraient logiquement dû être affectés dans le même sens, est très probablement dû aux conditions climatiques d'extrême sécheresse qui ne leur ont pas permis de survivre. Le nombre d'épigés récolté a en effet été très faible sur l'ensemble des jardins et n'a pas permis d'observer de différence significative.

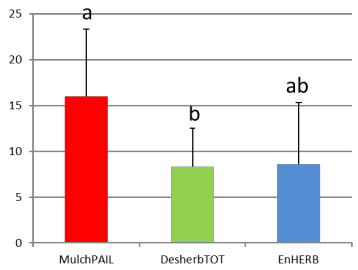

Fig.3 : Abondance des endogés en fonction des traitements (a,b = groupes significativement différents selon l'ANOVA, ab groupes non-significativement différents selon l'ANOVA)

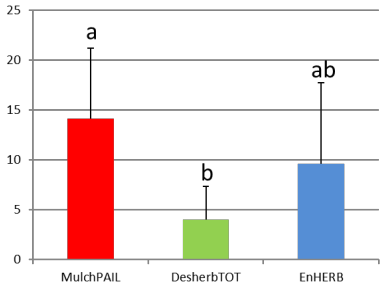

Fig.4 : Abondance des anéciques en fonction des traitements (a,b = groupes significativement différents selon l'ANOVA, ab groupes non-significativement différents selon l'ANOVA)

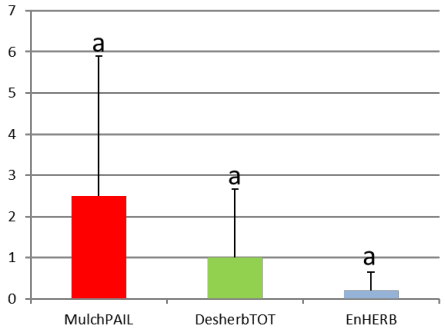

Fig.5 : Abondance des épigés en fonction des traitements (Tous les groupes sont classés a par l'ANOVA, pas de différence significative)

L'analyse de variance a ensuite porté sur l'effet des trois traitements sur l'abondance relative des trois catégories écologiques de vers. Les résultats de ces analyses ont été fortement influencés par l'effondrement des populations d'épigés avec une abondance significativement plus importante des anéciques et des endogés en mulch paille et enherbement total. Seul le désherbage total n'a montré aucune différence entre l'abondance des épigés et celle des anéciques, ceci pouvant être imputé à la pauvreté en ressource en surface qui ne permet pas à la population d'anéciques, en condition de désherbage total, de se maintenir.

Enfin, a été analysée l'abondance des adultes et des juvéniles sur l'ensemble des données (Fig.6) et par catégorie écologique (Fig.7). Cela permet de se rendre compte qu'on a beaucoup plus de juvéniles que d'adultes dans le jeu de données, ceci est dû aux mauvaises conditions (sécheresse en été et automne froid et sec) qui ont poussé les adultes à passer d'une phase de dormance en été prolongée par un automne sec (estivage) à une phase de dormance hivernale (hibernage). Les adultes d'anéciques et d'endogés en sont capables car ils ont plus de réserves que les juvéniles et des galeries pour le faire. Les juvéniles sont beaucoup plus contraints à l'activité pour rechercher la nourriture qui leur permettra de constituer des réserves avant l'hiver. Ceci ne vaut que pour les anéciques (dont les juvéniles vivent comme des épigés) et les endogés ; les épigés meurent en été et les populations ne passent à la saison suivante que par le biais de cocons qui écloront à l'automne, leur métabolisme rapide leur permettant d'être actifs et de se reproduire avant l'hiver.

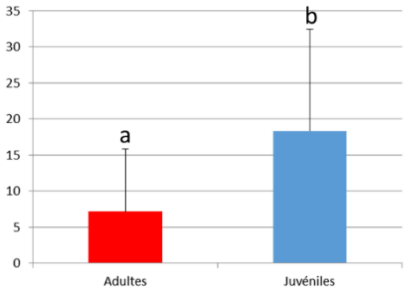

Fig.6 : Abondance des adultes et des juvéniles sur l'ensemble des données

Ceci est confirmé par les analyses par catégorie écologique pour ce qui est des endogés, moins en ce qui concerne les anéciques dont les juvéniles au mode de vie épigé ont dû subir des pertes conséquentes – on observe malgré tout une tendance dont la non-significativité peut être imputée à un manque de données. Aucune différence significative pour les épigés du fait de l'effondrement des populations.

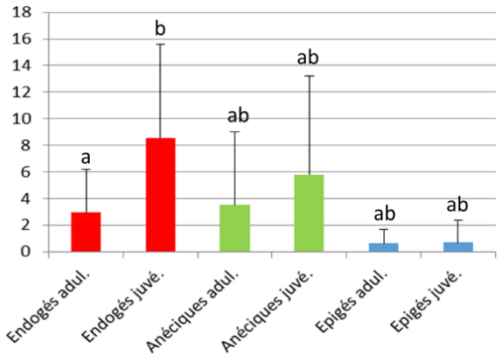

Fig.7 : Abondance des adultes et des juvéniles par catégorie écologique (a,b = groupes significativement différents selon l'ANOVA, ab groupes non-significativement différents selon l'ANOVA)

Une partie des données n'a pas pu être utilisée pour les analyses des groupes écologiques, ce sont les juvéniles qui n'ont pas pu être assignés à l'un des 3 groupes. C'est un des problèmes majeurs que rencontrent les écologues qui travaillent sur la dynamique des populations de vers car

à certaines périodes de l'année une partie importante de ces populations est constituée d'immatures. C'est une notion importante dont les participants ont pu prendre conscience par le biais de cette expérimentation.

Au final, et malgré les difficultés, l'expérimentation a permis de montrer qu'une couverture du sol était bénéfique pour l'abondance des vers de terre. Des répétitions dans d'autres jardins ou sur d'autres années (avec des conditions météo plus clémentes) permettraient probablement de faire émerger un effet plus net, en particulier concernant l'enherbement total et les épigés.

Analyses multivariées pour le croisement des résultats

Ce croisement des résultats avait pour but de tester si on avait un effet d'autres facteurs (propriétés physico-chimiques des sols, biodiversité, pratiques dans les différents jardins – sondage réalisé dans les différents jardins avant la rédaction du protocole) concernant la production des plants de haricots dans les différents jardins.

Le premier test s'est fait sur les propriétés physico-chimiques des sols sur un jeu de données resserré sur les jardins ayant participé à la production de haricots et la quantification de celle-ci. Dans un premier temps, des groupements de jardins ont été définis par les propriétés physico-chimiques.

D'abord sur l'ensemble du jeu de données, deux groupes ont été trouvés significativement différents pour la texture granulométrique et le rapport carbone sur azote (C/N) (Fig.8).

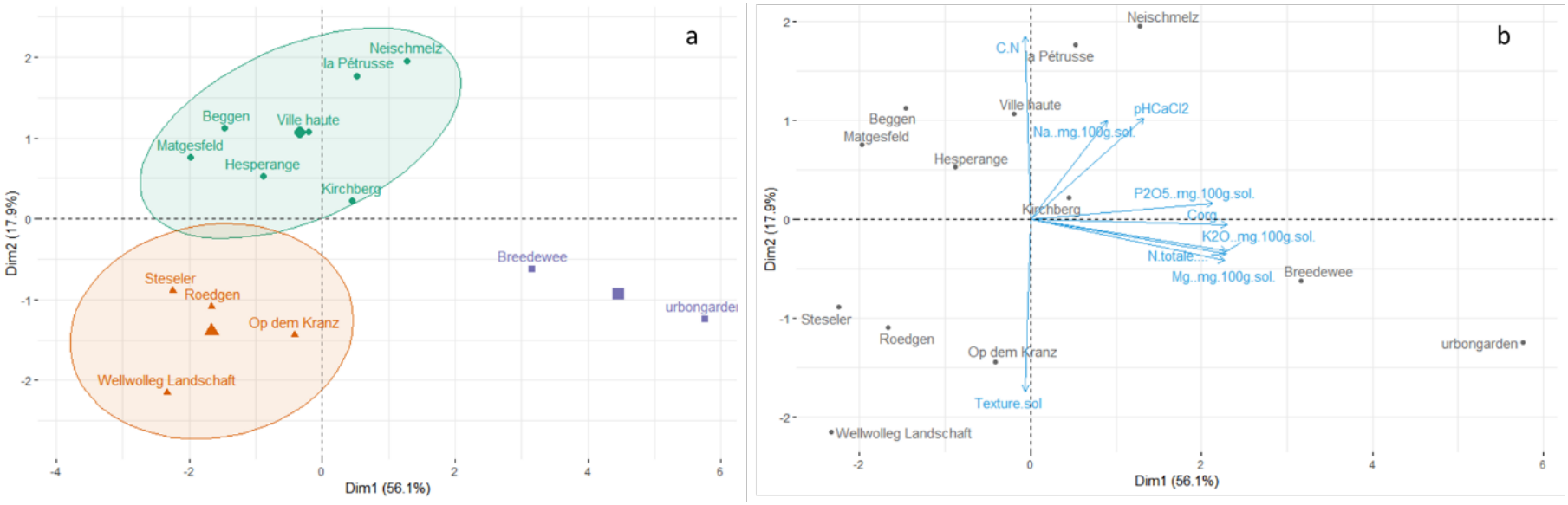

Fig.8 : Analyse de Composante Principale à partir des propriétés physico-chimiques des sols mesurées dans les jardins. (a) Ellipse verte et orange définissant les ensembles de jardins significativement différents concernant la texture et le C/N. En violet, les jardins non classés dans une de ces deux ellipses à cause de caractéristiques physico-chimiques trop divergentes. Les deux dimensions expliquent 74% de la variabilité avec l'axe principal expliquant à lui seul 56.1% de cette variabilité. (b) Visualisation des facteurs impliqués dans la constitution des deux dimensions.

Ensuite sur un jeu de données plus restreint, dans lequel Esch Breedewee ainsi que les deux jardins en bac ont été éliminés, deux groupes ont été définis et sont significativement différents pour l'Azote total (Ntot), la teneur en phosphore (P2O5), la fraction organique de carbone (Corg), la teneur en potassium (K2O) et en sodium (Na) (Fig.9)

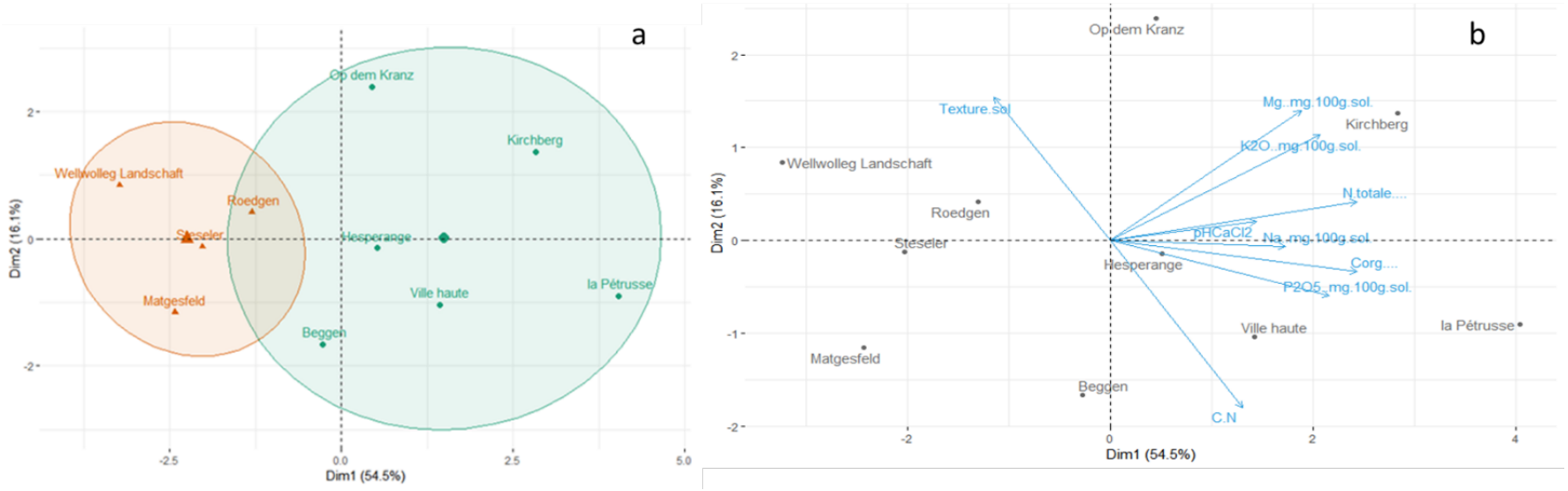

Fig.9 : Analyse de Composante Principale à partir des propriétés physico-chimiques des sols mesurées dans les jardins. (a) Ellipse verte et orange définissant les ensembles de jardins significativement différents pour Ntot, P2O5, Corg , K2O et Na. Les deux dimensions expliquent 70.6% de la variabilité avec l'axe principal expliquant à lui seul 54.5% de cette variabilité. (b) Visualisation des facteurs impliqués dans la constitution des deux dimensions.

Ces deux groupements établis par rapport aux propriétés physico-chimiques des sols ont été utilisés pour tester un lien éventuel avec les niveaux de production, mais aucun lien n'a pu être trouvé. Aucun lien n'a non plus pu être établi concernant les données de biodiversité, les éléments d'enquête sur les pratiques ainsi que les caractéristiques des jardins recueillis auprès des participants.

Concernant les données de l'enquête cela pourrait être dû à la disparité concernant des questions à champ de réponse libre mais aussi à un manque de définition des modalités de certains facteurs. Par exemple, la fréquence de suppression des mauvaises herbes a été classée en 'régulièrement' et 'rarement', mais chacune de ces deux modalités recouvrait probablement des pratiques différentes selon les jardins : un désherbage régulier à Esch ne correspond pas forcément à un désherbage régulier à Hesperange, etc.

Pour les données de biodiversité, on a probablement un biais observateur important du fait d'un spectre taxonomique trop large. Les prochaines itérations de ce type de projet devraient se concentrer seulement sur quelques groupes pour éviter ce problème.

Il faut également souligner que pour observer un effet ou un manque d'effet sur la production par rapport aux différents modes de culture, une expérimentation pluriannuelle serait nécessaire.

Rapport expérimentation agronomique JOS

Introduction

Lors des forums d'émergence d'idées, un intérêt largement partagé pour les pratiques dites « écologiques » de couverture du sol émerge, en particulier pour les effets que ces pratiques ont sur la biodiversité et sur la productivité du jardin. Six pratiques représentatives de ce qui se fait dans le réseau de jardins sont alors identifiées pour évaluation, grâce à un processus collaboratif entre chercheurs et jardiniers. La dimension du dispositif est adaptable en fonction du jardin, pour aller de la comparaison de 2 pratiques – aucune intervention (enherbement) et la mise en place d'un mulch de paille – à une comparaison plus nuancée de 6 pratiques différentes.

Matériel et Méthodes

Comme décrit dans le protocole en annexe, des essais agronomiques sont mis en place utilisant le haricot nain comme modèle. Six modalités sont définies pour représenter une diversité de pratiques de couverture du sol pratiquées par les jardins participants. Ce choix se base à la fois sur les échanges entre jardiniers et l'équipe de chercheurs ainsi que sur une enquête en ligne réalisée pour collecter des informations sur la structure et les pratiques des différentes jardins.

Des parcelles les plus homogènes possibles en leur sein sont sélectionnées par les jardiniers dans les jardins participants. Si il s'agit de détruire une prairie, un bêchage est réalisé au préalable. A partir du mois de mars, le terrain est préparé en le couvrant de carton. Les modalités suivantes sont mises en œuvre dans des placettes de 2 m de longueur, sur 1,50 m de largeur minimum.

i) Enherbement (ENHERB) : aucun désherbage

ii) Mulch en utilisant de la paille : mulch mis en place dès le semis, en laissant un sillon pour la levée des plantes

iii) Desherbage total (DESHERBtot) : Desherbage total et régulier de la placette, adventices arrachées sont exportées

iv) Desherbage intermédiaire (DESHERBint) : Désherbage du rang de haricot et sur une bande allant jusqu'à 5 cm du rang.

v) Mulch en utilisant les adventices désherbées (MULCHherb) : la placette est désherbée comme pour (iii), mais en laissant les adventices arrachées en place comme un mulch

vi) No dig (NODIG) : apport de 10 cm de compost en surface avant semis, semis dans ce compost.

Il est laissé au choix des jardiniers participants d'inclure dans leur parcelle d'essai 2, 3 ou 6 modalités, selon la place disponible et l'intérêt. La combinaison des modalités est imposée, chaque jardin devant réalisé les modalités i-ii, i-iii ou i-vi. Chaque jardin est considéré comme une répétition, ou un bloc aléatoire complet, de l'essai global. Cependant, il a été proposé aux jardins en bacs de mettre en œuvre la seule modalité (i) afin de leur permettre d'observer la biodiversité présente dans leur jardin. Au final, 11 jardins ont participé. Le tableau 1 montre les jardins participants et les modalités mises en œuvre.

Tableau 1: Jardins participants, liste des modalités choisies, et nombre de modalités.

Jardin	**Modalité 1**	**Modalité 2**	**Modalité 3**	**Modalité 4**	**Modalité 5**	**Modalité 6**	**Nombre de modalités**
Dudelange	ENHERB						1
Rotondes	ENHERB						1
Hobscheid	ENHERB	MULCHpail					2
Kirchberg	ENHERB	MULCHpail					2
Esch	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot				3
Matgesfeld	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot				3
Pétrusse	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot				3
Hesper	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot	Desherbint	MULCHerb	Nodig	6
Op dem Kranz	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot	Desherbint	MULCHerb	Nodig	6
Roedgen	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot	Desherbint	MULCHerb	Nodig	6
Ville haute	ENHERB	MULCHpail	Desherbtot	Desherbint	MULCHerb	Nodig	6

Les essais sont semés dans les jardins à partir du 18 mai 2018. La variété 'Langue de feu', variété de haricot sec à écosser, est semée en 2 lignes de 50 cm de distance entre lignes et 5 cm de distance interrangs, entre chaque grain. L'ordre des modalités est aléatoire dans chaque jardin. Les essais ont été récoltés entre le 23 octobre et le 11 septembre.

La levée est observée 2 à 3 semaines après le semis. Dans chacun des 2 rangs et pour chaque modalité, le nombre de plantes de haricot présent sur 1 m de longueur est compté.

La vigueur est évaluée grâce à la hauteur, qui est corrélée à la vigueur de manière plus générale [1]. Au début de la floraison, 5 plantes pour chaque rang et chaque modalité sont choisies de manière aléatoire et leur hauteur du sol à la pointe de la tige principale mesurée.

Avant la récolte, le nombre de plantes restantes dans chaque placette est compté par la même méthode que pour la levée, décrite ci-dessus.

Lors de la récolte, 10 plantes par modalité sont choisies de manière aléatoire (5 de chaque rang). Pour chacune des plantes, les nombres de gousses et de grains produits sont comptés. Ces nombres sont une mesure de la productivité. Ensuite, l'ensemble des grains comptés est pesé et le rendement par m linéaire estimé comme à partir des plantes restantes par m linéaire et la masse des graines produites par 10 plantes.

Toutes les opérations pour la mise en œuvre des essais sont effectuées par les jardiniers, accompagnés de la coordinatrice en cas de besoin. Pour plus de détail au sujet des matériels et méthodes, et sur comment ceux-ci on été communiqués au jardiniers, se referer au document « Protocole Projet de recherche participative JOS ! »

Deux accidents de culture ont perturbé les essais dans les jardins. Premièrement, l'apparition marquée de limaces dès les premières semaines suivant les semis ont fortement abîmé les jeunes plantes dans les essais, et dans la modalité MULCHpail en particulier. Le mulch de paille a alors été retiré pendant environ 2 semaines avant de remettre en place la modalité. Comme une partie importante des plantes a été détruite, un second semi a été réalisé afin de combler les manques, en marquant bien les plantes issues de ce 2ème semis. Les plantes resemées n'ont servi qu'à assurer une densité de peuplement homogène. Toutes les observations agronomiques ont été faites sur des plantes issues du 1er semis. Deuxièmement, une inondation a fortement dégradé l'essai ENHERB et MULCHPAIL à Hesperange, rendant les observations qui y ont été réalisées inexploitables. Aussi, le jardin « Op dem Kranz » à Tandel n'a pas mesuré la hauteur des plantes.

Des périodes de sécheresse ont rendu des arrosages nécessaires aux mois de juillet et août. Fig. 1 résume les conditions météorologiques sur la période pour Mamer, que l'on peut globalement considérer comme représentatif des conditions prévalentes sur tous les sites participants.

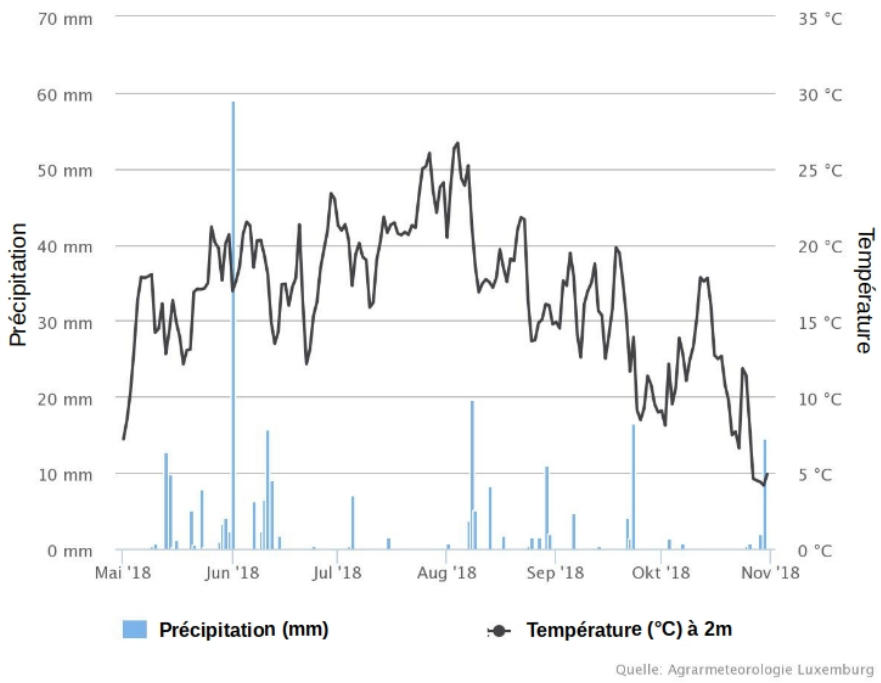

Fig. 1: Moyennes journalières de températures et somme des précipitations journalières pour la période du 1er mai au 31 octobre 2018.
Source : agrimeteo.lu

L’analyse de la variance (ANOVA) a été mobilisée pour l’analyse statistique des données collectées. Afin de comparer la situation dans les différents jardins, une ANOVA réalisée pour chaque variable, avec « jardin » et « modalité » pour facteurs fixes, en prenant compte uniquement des 2 modalités partagées par tous – ENHERB et MULCHpail. Ensuite, des ANOVA ont été calculées pour 2, 3 ou 6 modalités, avec les données issues des jardins correspondants. Plusieurs observations par placette ont été réalisées pour une majorité des variables – levée, hauteur des plantes, comptages de gousses et graines par plante. Dans ce cas la pseudo-réplication a été prise en compte par une ANOVA hiérarchisée (nested ANOVA).

Résultats et Discussion

Des différences significatives entre jardins sont observées pour toutes les variables, montrant que la vigueur et le rendement des plantes changeait d’un jardin à l’autre. Les jardins « Kirchberg » et Matgesfeld avaient les plantes les moins vigoureuses (19 et 7 cm, respectivement) et sont aussi les jardins ayant produit le moins de graines par plante (34 et 103 cm, respectivement). Au contraire, « Hobscheid » arborait les plantes les plus vigoureuses (53 cm) et a produit le plus de graines par plante (373) après le jardin « Op dem Kranz » (658). Globalement, le nombre moyen de graines produits par plante par placette est compris entre 0 (pour la modalité MULCHpail à Matgesfeld) et 830 (pour la modalité ENHERB au jardin « Op dem Kranz »).

Cependant, aucune différence statistiquement significative n’a été observée entre modalités, pour aucune des variables. Parmi les différentes techniques de couverture du sol comparées dans le cadre de cet essai, aucune n’a donc donnée lieu à des plantes de haricot montrant un écart statistiquement significatif de vigueur ou de rendement avec les autres.

Cependant, plusieurs points de vigilance sont à signaler quand à ces conclusions. Premièrement, les dégâts causés par les limaces ont pu agir en facteur confondant malgré les précautions prises sous forme d'un deuxième semi. Deuxièmement, une seule année d'expérimentation n'est pas suffisante pour tirer des conclusions robustes d'un tel dispositif. Au minimum une 2ème année serait nécessaire pour assurer la robustesse des observations.

L'option de reconduire cette expérimentation, ainsi que les enjeux auxquelles elle répond, ont été discutés en plénière avec les jardiniers présents lors du forum de clôture le 30 mars 2019.

Analyse sensorielle de 7 variétés de haricot nain

Introduction

Lors des forums d'émergence d'idées en début de projet, les jardiniers ont également exprimé un intérêt partagé pour les semences locales et variétés dites « anciennes ». Une dégustation a été proposée aux jardiniers lors du premier forum de clôture le 1er décembre 2018 dans l'objectif de caractériser gustativement 7 variétés de haricots produits pas des artisans-semenciers.

Matériel et méthodes

7 variétés de haricot sec ont été cultivées au jardin de Roedgen, afin de disposer de lots produits dans un seul et même environnement pour chacune d'elles. Il est ainsi assuré que les différences perçues sont dues à la variété et non à des conditions de culture divergentes.

La liste des variétés dégustées, ainsi que l'artisan semencier les ayant fournis et le numéro attribué pour la dégustation à l'aveugle figure dans le tableau 1.

226	Cocagne (coco)	*Germinance*
341	Lingot (suisse)	
441	Yin Yang	
343	Black Turtle	
730	Flageolet de Flandre	*Semailles*
168	St Esprit à œil rouge	
910	Borlotto	

Tableau 1: Variétés de haricot dégustées, numéro attribué pour la dégustation à l'aveugle et artisan semencier ayant fourni la semence.

Chaque variété de haricot a été cuite de façon à obtenir une cuisson homogène le jour de la dégustation, avec ajout de peu de sel. Immédiatement avant la dégustation, ils ont été réchauffés à la vapeur et réservés au chaud.

L'animation de la dégustation, ainsi que l'analyse statistique des données, est confiée à Camille Vindras (ITAB), prestataire expérimentée en l'analyse organoleptique par des panels non entraînés.

L'épreuve de Napping permet une mesure directe de la perception en demandant à chaque dégustateur de positionner des produits sur un espace à deux dimensions en fonction de leurs différences/ressemblances (une nappe de 40*60 cm). Cette épreuve est utile quand on veut comparer l'influence de deux facteurs sur la qualité finale (génotype et environnement par exemple) et qu'on ne dispose pas d'un panel entraîné. Ici, il nous permet de caractériser et de comparer sur le plan sensoriel les variétés de haricot. Une Analyse Factorielle Multiple (AFM) est réalisée à partir des coordonnées attribuées aux échantillons sur les nappes, en utilisant le package « SensoMineR » dans le logiciel R.

Pour une description plus détaillée, à la fois de la préparation des échantillons et du protocole de dégustation, voir aussi les fiches pratiques à ce sujet[2].

Résultats et discussion

Les 20 dégustateurs ont perçus des différences similaires, la représentation commune synthétisant plus de 50 % de la variabilité totale. Les sept variétés se distinguent dans un premier temps sur la texture (épaisseur de la peau et fermeté/tendreté) puis sur les arômes, des variétés sont perçues plus fades que d'autres. Des arômes de fruit sec (noix, noisette), de beurre ont été perçus sur certains échantillons.

En tout 13 mots ont été utilisés pour décrire les 7 variétés de haricots grains. Il y a des descripteurs d'intensité aromatique (goûteux, fade), de goût (doux), d'arôme (noisette) et de texture (farineux, peau épaisse, peau douce) et même trigéminal (piquant). Les descripteurs terre, crémeux n'ont pas été pris en compte dans l'analyse car cités qu'une fois.

Les deux cartes ci-dessous se superposent, la proximité des échantillons avec un descripteur indique que ce haricot a été surtout qualifié par ce descripteur. La carte ci-dessous est une représentation des distances sensorielles perçues par l'ensemble des dégustateurs.

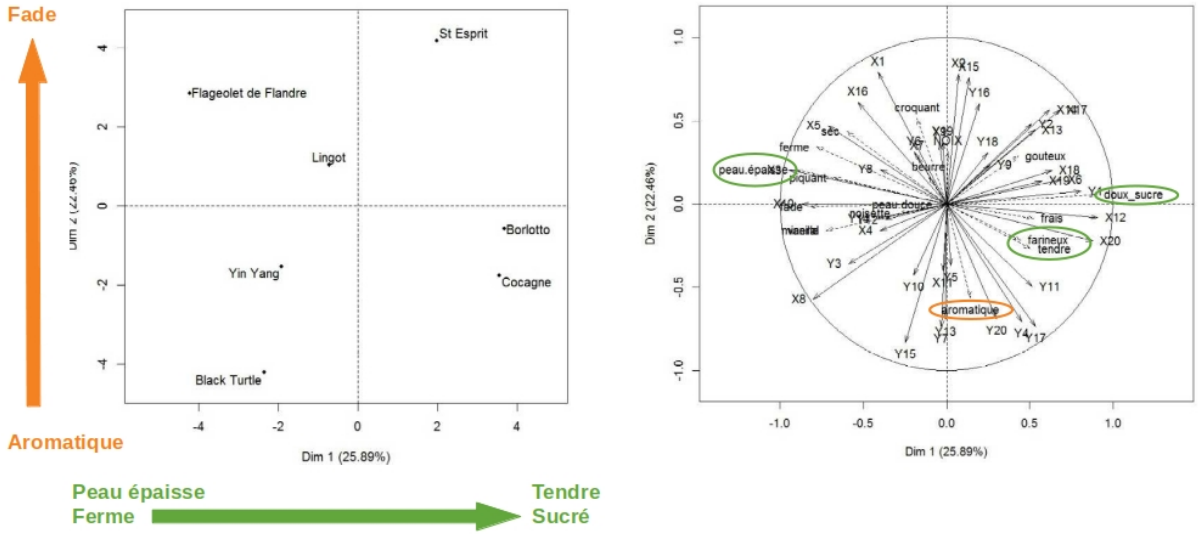

Fig. 1: Représentation des distances sensorielles perçues par l'ensemble des dégustateurs suite à une AFM sur base du Napping.

Les deux premières dimensions expliquent 48% de la variabilité totale, ce qui indique un bon consensus au sein des dégustateurs. La première dimension semble différencier les haricots sur leur texture et leur goût. A gauche, les haricots, fermes, secs à la peau épaisse (le 'Flageolet', 'Lingot' et 'Black turtle') à droite les haricots à texture plus tendre, au goût sucré ('Cocagne', 'St Esprit' et 'Borlotto'). La deuxième dimension distingue les haricots sur l'intensité aromatique. En bas, les haricots sont perçus comme aromatique, des arômes de noisette, de vanille sont perçus chez 'Black turtle' et 'Yin Yang'. En haut 'St Esprit' et 'Flageolet des Flandre' sont qualifiés de fades.

Ces résultats indiquent dans un premier lieu que les différences perçues entre les haricots sont d'abord au niveau de la texture et du goût, ensuite au niveau des arômes. Les 7 variétés se distinguent sur ces deux dimensions. 'Borlotto' et 'Cocagne' présentent des profils sensoriels relativement proches et sont caractérisées par leur texture farineuse et leur goût sucré. En résumé, 'Flageolet', 'Yin Yang' et 'Black turtle' présentent une peau épaisse et une texture ferme et des arômes particuliers (noisette, vanille). 'Borlotto' et 'Cocagne' à l'opposé sont perçues comme sucré et farineux, tendre.

Au-delà de ces différences entre variétés, de futures analyses sensorielles pourraient s'intéresser à comment ces variétés s'expriment sur plusieurs environnement en accordant encore une attention particulière à la cuisson. Cette question, en combinaison avec d'autres questions plus agronomiques, on rencontré l'intérêt de certains jardiniers lorsque ces résultats ont été discutés en plénière lors du forum de clôture.

[1] Stéphanie M. Klaedtke, "Photosynthate Remobilization Capacity from Drought-Adapted Common Bean (Phaseolus Vulgaris L.) Lines Can Improve Yield Potential of Interspecific Populations within the Secondary Gene Pool."

[2] Vindras and Sinoir, "Guide Pratique: Comment Évaluer La Qualité Gustative d'un Produit?"

Compte-rendu de l'enquête menée dans les jardins partagés luxembourgeois

Marie Gérard

ULiège, Unité SEED

Tous les commentateurs concernés par la question des jardins s'accordent aujourd'hui sur un point : après une éclipse qui prend ses racines dans les bouleversements que provoque la révolution industrielle au XIXe siècle et qui s'aggravent avec l'entreprise de « modernisation » de l'après-guerre pendant la période dite des « Trente Glorieuses », un « retour au jardin »[1] s'est amorcé au début des années 1980. Pas un jour sans que la restauration d'un « jardin historique » ne soit programmée, sans qu'un nouveau manuel de jardinage ne soit publié, sans qu'une « fête des plantes » ne soit organisée. On s'en doute : les « jardins partagés », ces jardins « communautaires » qui ont vu le jour dans les villes du vieux continent à la fin des années 1990 participent de ce renouveau. Mais de quels enjeux s'agit-il exactement ? Et en quoi concernent-ils les jardins partagés ? Ce sont les deux grandes questions auxquelles se confronte le présent travail qui rend compte d'une enquête en sciences sociales menée au mois de juin 2018 dans les jardins partagés luxembourgeois engagés dans le projet JOS.

1. Les enjeux contemporains du retour au jardin

Qu'est-ce qu'un jardin ? Roberto Burle Marx, un grand paysagiste du XXe siècle, en parle dans les termes suivants : le jardin, dit-il, figure « le contact essentiel de l'Être avec la Nature, la proposition juste entre le petit monde intérieur et l'immensité du monde extérieur afin que l'équilibre soit rétabli et la sérénité atteinte »[2]. Autrement dit, le jardin cherche à représenter une sorte d'accord idéal entre le microcosme humain et le macrocosme de la nature. Cet agencement parfait renvoie d'abord à l'idée de jardin-paradis : dans le jardin d'Eden de l'Ancien Testament – un jardin imaginé sur le modèle des anciens jardins princiers des babyloniens et des assyriens à l'intérieur desquels l'eau coulait à flot – cet accord était garanti par Dieu ; celui-ci, en libérant l'homme et la femme des soucis relatifs à la nourriture, leur permettait de vivre en toute harmonie avec la nature. Par la suite, à travers ses jardins, chaque époque a livré sa propre vision de cet accord idéal entre l'homme et la

[1] L'expression est celle d'un philosophe italien, spécialiste d'esthétique et d'histoire des jardins : Rosarin Assunto. Un recueil d'article est désormais traduit en français sous le titre : *Retour au jardin. Essai pour une philosophie de la nature, 1976-1987*.

[2] Roberto Burle-Marx, cité par Jean-Pierre Le Dantec, dans *Jardins et Paysages. Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1996, p. 12. Ce paragraphe introductif doit beaucoup à la réflexion historique de Le Dantec sur les jardins. À côté de cet ouvrage de référence qui rassemble des extraits de textes importants dans l'histoire de l'art des jardins, je me suis également inspirée de deux autres livres du même auteur : J.P. Le Dantec, *Le sauvage et le régulier. Art des jardins et paysagisme*, Paris, Le Moniteur, 2002 et J.P. Le Dantec, *Poétique des jardins*, Arles, Actes Sud, 2011.

nature ; l'histoire de l'art des jardins est donc ponctuée par les figures successives du couple homme/nature. C'est ainsi qu'on oppose souvent les jardins réguliers « à la française » du Grand Siècle aux fameux jardins irréguliers « à l'anglaise » du siècle des Lumières : alors que les premiers exprimeraient la maîtrise et la domestication de la nature, les seconds tâcheraient tout à l'inverse de s'instruire d'elle et de l'imiter. Gilles Clément, un grand jardinier contemporain, résume bien les choses : « Quelle que soit son échelle, le jardin porte en lui les dimensions de l'utopie. Petit ou grand, il raconte un rêve identique : vivre en paix au sein d'une nature apaisée. Seul varie le mode d'apaisement. Au fil de l'Histoire, on rencontre des jardins libres, contraints, ouverts, fermés, tendus jusqu'à l'horizon ou tissés en labyrinthe. Parfois la vision heureuse provient du cadre naturel, c'est le jardin romantique, parfois elle s'épanouit avec rigueur, c'est le jardin classique, parfois elle exige une charge d'apparat, c'est le jardin baroque, parfois la sécheresse trop forte magnifie l'eau et son usage, c'est l'Alhambra ».[3]

En Europe, il faut attendre le XVIIe et XVIIIe siècle pour que le « jardinisme », l'art des jardins, s'affirme comme une discipline autonome et acquiert une place à part entière dans le système des beaux-arts. Au XVIIe siècle, la profession s'organise en une véritable corporation, des maîtres-jardiniers attachés aux cours européennes sont reconnus à l'égal des grands peintres ou des grands architectes, le traité d'art des jardins se libère de la tutelle de l'architecture et de l'agriculture pour se poser comme une discipline technique et artistique autonome. Cet essor de l'art des jardins – qu'illustre exemplairement André Le Nôtre, le réalisateur des jardins de Versailles – se poursuit au siècle suivant. Le contexte est néanmoins bien différent : la raison cède ici le pas à la sensibilité, la géométrie à l'histoire naturelle, Descartes à Rousseau. À cette époque, l'Angleterre pré-industrielle est à la pointe du progrès dans les arts. Animés par un nouveau « sentiment de la nature »[4], les anglais revendiquent à la suite des travaux de William Kent un paradigme jardinier inédit : il s'agit désormais de s'inspirer de la peinture de paysage – devenue un genre majeur grâce aux toiles de Poussin, du Lorrain ou de Rosa – et, selon l'expression restée célèbre de Kent, de « planter des tableaux ». Ce tournant « pittoresque » donnera bientôt naissance au « jardin-paysage » qui s'implantera rapidement dans toute l'Europe des Lumières : tandis que Goethe promeut cette nouvelle esthétique en Allemagne, Rousseau contribue par ses écrits – dans la *Nouvelle Héloïse*, il décrit avec ravissement un véritable jardin au naturel, le « verger de Julie » – à faire basculer la France du formalisme des jardins réguliers au « paysagisme naturel » dont le parc d'Ermenonville conçu par René-Louis de Girardin en hommage au philosophe a, semble-t-il, constitué une fabuleuse version.

L'art des jardins allait toutefois vivre sa plus décisive mutation au XIXe siècle. Dans la société d'Ancien Régime, l'art des jardins est réservé à une élite : jouir d'un jardin constitue un immense privilège. De fait, la plupart des jardins appartiennent à la noblesse. C'est elle qui fait appel aux services d'artistes-paysagistes de premier plan pour concevoir l'aménagement de ses vastes domaines à la campagne. Cette situation change à la fracture des XVIIIe et XIXe siècles : l'art des jardins se « démocratise » ; en même temps, il quitte la campagne pour se tourner résolument

[3] Gilles Clément, « Pour un jardin planétaire » (2003), in *Où en est l'herbe*, Arles, Actes Sud, 2006.
[4] Concernant ce nouveau « sentiment de la nature » qui se développe d'abord en Angleterre, on lira : Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature*, Paris, Gallimard, 1985.

vers la ville. Et s'il était jusque-là le fait d'aristocrates et d'artistes à la pointe de la culture de leur temps, il devient au XIXe siècle l'objet d'ingénieurs et de techniciens cherchant d'abord à remplir les objectifs fixés par le pouvoir en termes d'aménagement urbain. Ces trois déplacements – de la campagne vers la ville, de l'art vers la technique, de l'aristocratie vers la bourgeoisie – sont à l'origine de la grande nouveauté qui, dans l'histoire de l'art des jardins, caractérise le XIXe siècle : le « parc public », indissociable de la ville industrielle, bourgeoise et démocratique qui s'invente alors.

Que se passe-t-il plus précisément ? Dès le XVIIIe siècle en Angleterre, la révolution industrielle bat son plein ; l'heure est au « progrès » et à la « modernisation ». L'exode rural intense qu'elle entraîne – les règles de l'agriculture ancienne fondées sur l'usage des « communs » sautent au profit de la propriété privée par le moyen des « enclosures » – provoque un important afflux de population dans les villes : les paysans, désormais « sans feux ni lieux », cherchent à vendre leur force de travail dans les nouvelles manufactures. Résultat : les craintes nées au siècle précédent concernant l'insalubrité des villes – des villes dans lesquelles les égouts n'existent pas, dans lesquelles les animaux de rente sont abattus en pleine rue, où une population pauvre s'entasse dans des logements qui tiennent plus du cloaque et où les fumées toxiques des usines toutes proches empuantissent l'atmosphère – s'intensifient[5]. Face à cette situation, les autorités réagissent. Sans surprise, Londres – une cité réputée pour son caractère particulièrement malsain – s'organise d'abord ; après la terrible épidémie de choléra de 1832, Paris suit le mouvement. Des politiques d'assainissement de l'espace urbain se mettent en place ; partout, le rôle des promenades et des parcs publics est considéré comme central : s'ils participent de l'assainissement général de la ville, ils répondent également à un objectif politique : assurer tout à la fois le contrôle et le délassement de la classe laborieuse qu'il faut à tout prix tenir éloignée des bistrots et des idées révolutionnaires. En France, cette volonté d'assainissement et de normalisation de l'espace public triomphe sous le Second Empire avec « l'haussmannisme ». C'est dans le cadre de cette politique dite « d'embellissement de Paris » (mais qu'il convient surtout de regarder comme une réponse de la bourgeoise industrielle et financière aux difficultés suscitées par la première révolution industrielle), que l'ingénieur Alphand, responsable du Service des Promenades et des Plantations, établit un système hiérarchisé de « promenades publiques » allant des Bois (on conçoit le Bois de Boulogne et le Bois de Vincennes) aux squares en passant par les parcs.

Ces nouveaux aménagements urbains concernent peu ou prou l'ensemble de l'Occident industriel et colonial ; toutes les grandes villes se dotent ainsi de parcs publics : c'est le cas à Liverpool (Birkenhead est créé par John Paxton), à Londres (John Gibson conçoit Victoria Park), à Berlin (Gustav Meyer élabore Treptowerpark), à New-York (Frédérik Law Olmsted réalise Central Park). L'esthétique de ces parcs relève de ce qu'on a appelé le « style paysager », un style auquel on doit certaines réalisations exceptionnelles comme le parc des Buttes-Chaumont à Paris conçu par André Barillet-Deschamps en 1867 – un lieu qui, notons-le en passant, ravira bientôt les surréalistes. Le « style paysager » – un style

[5] À ce sujet, on pourra notamment lire : Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Flammarion, Champs Histoire, 1986.

qui, romantisme oblige, reste fidèle à la liberté des formes naturelles, mais qui ne va pas sans une première standardisation – se sclérose néanmoins petit à petit : à la fin du siècle, il est carrément devenu pompier. Le grand écart que l'on ne peut alors manquer d'observer entre un art des jardins promouvant l'académisme du « goût bourgeois » et, à la même époque, l'inventivité de la création artistique dans tous les domaines (Manet, Monet, Gauguin, etc. ; Lautréamont, Lafargue, Mallarmé, etc. ; Fauré, Debussy, etc.) annonce en filigrane la crise que l'art des jardins va connaître au XXe siècle ; une crise d'ampleur qui – malgré des périodes de rémission (le travail du paysagiste français Forestier qui réinvente au début du XXe siècle le parc paysager dans des versions « art nouveau » puis « art déco ») et des figures exceptionnelles (le brésilien Roberto Burle Marx) – ne fait cependant aucun doute pour les commentateurs. À les suivre, la modernité industrielle construit un monde nouveau qui ne convient guère à l'épanouissement de l'art des jardins. C'est que le jardin, loin des procédures de standardisation et des modes de vie placés désormais sous le signe de la vitesse, s'inscrit dans la durée, dans la singularité d'un site et réclame une attention constante.

À cet égard, l'entreprise de « modernisation » qui se déploiera dans l'après-guerre à la campagne aussi bien qu'à la ville (pour aboutir à la disparition de leur opposition traditionnelle), n'arrangera rien. Après la guerre, alors que les variantes nationales des « États-Providence » se constituent un peu partout, dans l'Europe de l'Ouest, on entame un formidable programme de modernisation agricole. Ce programme, partiellement voulu par les paysanneries désireuses elles aussi de bénéficier des fruits du « progrès », c'est-à-dire, avant tout, d'un mode de vie comparable à celui des salariés urbains, poussera les petites exploitations familiales à s'agrandir et à s'intensifier rapidement, générant, par la disparition de la plupart d'entre elles, un nouvel exode rural vers les villes[6]. Des villes du reste également modernisées. Ici, c'est une version des thèses modernistes de l'avant-garde architecturale des années trente portée par Le Corbusier et la Charte d'Athènes qui triomphe. Cet urbanisme moderne, appelé souvent urbanisme « de zonage » car il réfléchit la distribution de l'espace en différentes « zones » définies par des « besoins » (habiter, travailler, se distraire, se déplacer, etc.), sera à l'origine des (tristement) célèbres « grands ensembles » comme des infrastructures routières et autoroutières nécessaires au développement de la marchandise phare des « Trente Glorieuses », la voiture. Dans un tel contexte, le jardin passe au second plan. Le mot disparaîtra même du vocabulaire des urbanistes : ils préféreront parler « d'espace vert ». On ne se soucie plus du mot ni de la chose. L'espace vert, ce n'est pas un jardin : « c'est le bout d'espace que l'on colorie en vert sur les plans des urbanistes »[7] ; c'est un espace qui n'a plus d'autre fonction que celle du délassement hygiénique dans la vie régie désormais par la séparation cardinale du travail et des loisirs.

---

[6] La littérature au sujet de la modernisation agricole de la France ne manque pas. On pourra lire en première approche : Estelle Deléage, *Agricultures à l'épreuve de la modernisation*, Paris, Quae, « Synthèse », 2013.

[7] Expression d'Hervé Brunon dans une conférence intitulée « Retour au jardin, laboratoire pour un projet humain », prononcée à Paris dans le cadre de la saison 2010-2011 des « cours publics » de la Cité de l'architecture et du patrimoine. La conférence est disponible en ligne à l'adresse suivante : https://webtv.citedelarchitecture.fr/video/16-retour-au-jardin-laboratoire-projet-humain.

Les changements inouïs dans les modes de vie qui s'organisent à cette époque ne vont cependant pas sans tensions sociales. Dès le milieu des années 1960, on peut percevoir les signes d'un mécontentement tous azimut qui aboutira à la crise (mondiale) de Mai 68. Portée par des cercles d'extrême-gauche en rupture avec le parti communiste, la critique est à l'œuvre partout. On dénonce aussi bien « l'impérialisme » des grandes puissances coloniales que le génocide culturel résultant de la standardisation des modes de vie dans la « société de consommation » ; la répartition inégale des bénéfices de la croissance que « la fin des paysans » ou les dégâts environnementaux entraînés par le « progrès » ; on déplore l'appauvrissement de la vie, la réduction du désir à des besoins prédéfinis et fonctionnellement satisfaits. Jugé responsable de la déstructuration des villes et de la banalisation des paysages, l'urbanisme n'échappe pas à la critique. Ces revendications n'aboutiront cependant pas. Après l'échec de Mai 68 et la crise du pétrole de 1972 s'ouvre au contraire une nouvelle période : l'heure du néolibéralisme a sonné. Sous les mandats politiques de Ronald Reagan aux États-Unis et de Margareth Thatcher en Angleterre, on s'emploiera à détricoter les acquis sociaux de « l'État-Providence » ; loin de se ralentir, l'effort de modernisation se poursuivra par conséquent de plus belle. Certaines critiques environnementales resteront néanmoins actives tout au long des années 1970 – ces années du « retour à la nature » et de la « rurbanisation » des campagnes où s'élabore petit à petit la critique de ce qu'on appellera bientôt le « productivisme ». Souvent portée par des « néo-ruraux », cette dernière met en évidence les dégâts de la modernisation (et, en particulier, de la modernisation agricole) : pollutions ; uniformisation, banalisation et destruction des paysages ; disparition de la biodiversité sauvage et domestique ; standardisation des produits agricoles ; atteinte à la santé des plantes, des hommes et des animaux ; élimination des savoirs et savoir-faire traditionnels ; décomposition des villages, des fêtes et des coutumes anciennes – bref : dégradation de l'environnement au sens large, apparition de nuisances dangereuses pour la santé, homogénéisation des modes de vie. À partir du début des années 1980, ces critiques, restées jusque-là marginales et éclatées, commencent à rencontrer un certain écho dans la société occidentale. Tout au long des années 1980, l'idée que la nature et la « biodiversité » est « menacée » gagne petit à petit le grand-public ; une nouvelle conscience écologique se dessine. On notera par exemple que « l'agriculture biologique » est officiellement reconnue en France en 1980 et que la Confédération paysanne est fondée en 1987. Ces préoccupations environnementales s'institutionnalisent à partir des années 1990 (1992 : sommet de la Terre à Rio ; réforme de la PAC et naissance des « mesures agri-environnementales »). Le « retour au jardin » que nous évoquions plus haut s'inscrit bien entendu dans ce contexte « d'écologisation » des sociétés occidentales ; il s'accompagne d'une nouvelle réflexion urbanistique soulevée notamment par le problème que représentent dorénavant les « friches industrielles » nées de l'abandon des industries lourdes dans le cadre d'une restructuration du monde du travail au profit du secteur tertiaire ; plus généralement, cette nouvelle réflexion urbanistique tâche de réfléchir les métamorphoses profondes de la notion de « paysage » qui doit désormais tenir compte de nouveaux « paysages » : les « paysages urbains », les « paysages industriels ».

Les commentateurs s'accordent sur ce « retour au jardin ». Différents éléments concourent d'après eux à ce renouveau. Citons pêle-mêle : la création de l'école nationale supérieure du paysage de Versailles en 1979, la « Charte de Florence » élaborée par un comité international en 1981

pour la sauvegarde des « jardins historiques » ; la renaissance de la commande publique qui, depuis le concours pour la restauration des anciens abattoirs de la Villette remporté par Bernard Tschumi en 1982, valorise à nouveau en France des artistes-paysagistes singuliers ; la première version de la « fête des plantes » de Courson en 1982. À côté des professionnels de l'urbanisme et du paysage – on épinglera notamment le travail de Gilles Clément qui, en élaborant les concepts de « jardin planétaire », « jardin en mouvement » et « tiers-paysage », a beaucoup fait pour valoriser les paysages de friche –, le grand-public participe activement de cette redécouverte. Le goût du jardinage, de la botanique, de l'horticulture se répand dans la société ; on se prend de passion pour le « vert patrimoine »[8]. Alors que les « fêtes des plantes » (des événements qui visent la redécouverte des fruits, des fleurs et des légumes anciens écartés par l'effort de sélection de l'après-guerre au nom du progrès agricole) se multiplient un peu partout, de plus en plus de gens désirent désormais « avoir un jardin ». À tel point que dans les villes la vogue des « jardins partagés » déferlera bientôt sur l'Europe… Le Dantec résume bien cette situation : « Non seulement, écrit-il, rues, places et jardins sont de retour, [mais] à Sao-Paulo, à Gênes, à Buenos-Aires, à Thessalonique, à San Diego et dans quantités d'autres villes portuaires, de vastes promenades plantées rendent à la ville son rivage maritime longtemps inaccessible en raison d'un port clos. A Bordeaux, la construction du tramway donne l'occasion à Michel Corajoud de transformer les berges de la Garonne en jardin linéaire. A Paris et à New York, des infrastructures ferroviaires désaffectées deviennent des jardins suspendus offrant des vues surprenantes sur la ville. D'immenses dépôts d'ordure jadis fumants et empestants sont transfigurés, dans les faubourgs de Barcelone ou de New York, en parcs paysagers écologiques. D'autres vastes jardins urbains, crées en Europe ou en Chine accueillent pour leur part, à l'instar des petits jardins ''partagés'' plantés sur des friches temporaires, des végétaux jadis proscrits dans ces lieux : fruits, légumes, riz… Quant à la reconversion de territoires autrefois dédiés à l'industrie, elle donne naissance, dans la Ruhr, à une immense ville-jardin grâce au travail de Peter et Anneliese Latz ou, à Seattle, au fabuleux Gas Work Park conçu par Richard Haag […]. Quant aux décors floraux urbains ordinaires, ils évoluent vers plus de fantaisie et d'ambition artistique que dans un passé récent. Si la mosaïculture ringarde […] demeure dominante, les jardiniers municipaux s'essaient à sortir des sentiers battus, en mêlant comme à Blois […] toutes sortes de choux et de légumes aux plates-bandes florales »[9].

On comprend donc mieux les enjeux contemporains qui se jouent à travers ce « retour au jardin ». Quelle est notre situation? Il ne faudrait pas se leurrer : le processus modernisateur engagé avec la révolution industrielle du XIXe siècle continue de s'étendre. Depuis les années 1980, il a conquis la quasi-totalité de la planète (la « révolution verte » dans les pays en développement) ; en outre, depuis lors, l'opposition traditionnelle ville/campagne a définitivement sauté, remplacée par cette « banlieue totale »[10] que nous connaissons actuellement, faite de nœuds

[8] Expression, devenue le titre de l'un des ouvrages de références, d'une sociologue française qui s'est beaucoup intéressée à la question des jardins : Françoise Dubosc.
[9] J.-P. Le Dantec, *Poétique des jardins*, *op. cit.*, p. 157-158.
[10] Expression forgée par Bernard Charbonneau.

(les anciens centres urbains en phase accélérée de « gentrification » et de « touristification » et de « numérisation » (les « smart cities ») ; les nouveaux pôles commerciaux, technologiques, communicationnels, etc.) et de fils tentaculaires qui les relient (développement continu des réseaux routiers ; développement ferroviaire des lignes à grande vitesse ; développement sans précédent du trafic aérien ; développement des nouvelles technologies de communication, etc.). Quant à la campagne, lorsqu'elle n'est pas tout simplement avalée par la ville, elle balance pour l'essentiel entre des paysages banalisés par l'intensification agricole et d'autres, laissés à la friche. Le « retour au jardin » que l'on observe actuellement est donc porteur d'un enjeu important : ainsi que Gilles Clément le rappelle à travers la notion qu'il forge de « jardin planétaire », il ne s'agit ni plus ni moins pour les jardins que de devenir des lieux d'innovations et d'expérimentations capables de participer à la reconquête d'une planète menacée par le processus modernisateur c'est-à-dire, au fond, par la marchandisation généralisée du monde et de la vie.

De toute évidence, l'enquête le montrera, les jardins partagés participent de ces enjeux contemporains. J'organiserai mon propos de la façon suivante : après un rapide détour sur l'histoire des jardins partagés suivi d'un bref point méthodologique, je livrerai les premiers « résultats » de cette enquête exploratoire. Nous verrons que les jardins partagés s'inscrivent dans le processus d'écologisation des sociétés occidentales contemporaines.

2. Petite histoire des jardins collectifs : des « jardins ouvriers » aux « jardins partagés »

Enquêter sur le « jardinage urbain collectif », c'est d'abord tourner le dos aux « jardins d'art » de l'aristocratie et de la bourgeoisie pour se pencher sur ce que la sociologue Françoise Dubost appelle les « jardins ordinaires », des jardins qui, pour n'être « ni rares, ni remarquables », nous renseignent cependant sur la relation quotidienne que les hommes entretiennent avec la nature ainsi que sur les transformations qui affectent aujourd'hui cette relation[11]. Plus spécifiquement, je remonterai jusqu'à ce qu'on appelait il n'y a pas encore si longtemps les « jardins ouvriers » – ces « jardins des pauvres » qui, à l'instar des parcs publics des grands centres urbains, constituent une invention caractéristique du XIXe siècle industriel –, avant de m'intéresser aux « *community gardens* » américains qui sont à l'origine des premiers « jardins partagés » français.

[11] Françoise Dubost, *Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 1997 [1984], p. 9.

Pour le plus grand nombre et pendant des siècles, le jardin était en effet moins synonyme de « jardin d'agrément » que de « jardin-potager »[12]. Le rôle du jardin est avant tout « nourricier » : il doit pourvoir à la nourriture quotidienne, c'est-à-dire à la production des légumes nécessaires à la confection de la soupe qui, avec le pain, constitue depuis longtemps la base de l'alimentation populaire. Au XIXe siècle, ce menu est toujours celui des paysans (et des ouvriers-paysans traditionnels) ; c'est aussi celui du nouveau prolétariat qui travaille dans les secteurs de pointe tels que les mines, la sidérurgie ou le textile. De fait, les ouvriers ne sont pas tout de suite devenus des citadins : pendant longtemps, ils conservèrent un mode de vie rural, proche de la paysannerie. L'autoconsommation ne disparaît pas du jour au lendemain, même si le salaire industriel prend le pas sur le salaire agricole. Comme le dit bien Françoise Dubost : « Le formidable essor des industries nouvelles dans la deuxième moitié du XIXe siècle et le déclin des industries à domicile n'ont pas fait disparaître l'autoconsommation ouvrière. […] Maheu cultive ses légumes au sortir de la mine et l'on mange chez lui de la soupe du matin au soir, tout comme chez les Guillaumin qui sont des paysans »[13]. D'après la sociologue, cette situation s'est du reste prolongée dans certaines régions pendant l'entre-deux-guerres et jusqu'après la guerre. « En Lorraine, par exemple, tous les témoignages recueillis […] auprès des mineurs du fer et des sidérurgistes […] décrivent le double métier harassant qui leur permettait d'assurer la quasi-totalité de leur subsistance, non seulement pendant l'entre-deux-guerres et la guerre, mais jusque dans les années cinquante-soixante. La plupart cultivaient, en plus du potager situé près de la maison, des terrains qu'ils louaient dans la campagne voisine et beaucoup élevaient même du bétail »[14].

---

[12] On notera cependant que cette distinction entre les « jardins utilitaires » et les « jardins d'agrément » – un privilège qui, avant d'être celui de la bourgeoisie au XIXe siècle, fut longtemps réservé aux aristocrates qui seuls disposaient des moyens d'abandonner une parcelle à l'improductivité et du temps nécessaire pour l'apprécier – intervient relativement tard dans l'histoire des jardins d'art eux-mêmes, au XVIe, puis surtout au XVIIe siècle, c'est-à-dire au moment où le « jardinisme » commence à s'affirmer comme une discipline artistique autonome consignée dans des traités qui se distinguent des traités d'agriculture et d'architecture. Ce n'est pas le cas des jardins anciens (les jardins des assyriens et des babyloniens, les jardins romains et gothiques) qui mêlent davantage l'utile à l'agréable, la production potagère et fruitière au désir d'art et l'expérimentation agronomique au plaisir de la promenade et de la méditation. Par contre, dans les jardins de Versailles, la séparation est clairement établie. À côté des jardins d'apparat conçus par Le Nôtre, le château comportait un potager capable de fournir à la table du roi de véritables produits de luxe. Au XIXe siècle, une époque de grande innovation culturale, les potagers des châteaux sont conçus comme des lieux d'excellence et de dépenses somptuaires. Ils abondent en espèces rares ou hâtées. L'asperge était la reine de ces potagers des riches. (On écoutera sur ce point la conférence de Françoise Dubost intitulée « Les Français et leurs jardins » prononcée à Paris dans le cadre de la saison 2010-2011 des « cours publics » de la Cité de l'architecture et du patrimoine ; la conférence est disponible en ligne à l'adresse suivante : https://webtv.citedelarchitecture.fr/video/18-francais-leurs-jardins).

[13] Françoise Dubost, *Les Jardins ordinaires*, *op. cit.*, p. 37. Maheu est l'un des personnages du livre de Zola, *Germinal*.

[14] *Ibid.*, p. 38.

Ce mode de vie hybride perdure également longtemps dans les grands centres urbains et industriels ; là aussi les ouvriers conservent un rapport à la terre. À cet égard, le rôle des jardins que les patrons puis les organismes de bienfaisance décident de leur allouer est central[15]. Dès 1830, le patronat entreprend la construction des premières « cités-ouvrières » qui associent le jardin au logement, soit sur le modèle de petites maisons individuelles avec jardin attenant, soit sur celui de maisons individuelles avec lotissements de jardins collectifs. Dans tous les cas, jardins et maisons restent la propriété du patronat qui, grâce à son intervention dans le cadre de la vie privée, établit un quadrillage et un contrôle renforcé de la vie ouvrière assujettie désormais à l'usine comme au foyer. Dans cette organisation nouvelle, le rôle du jardin est une fois de plus considéré comme fondamental : de la même façon que les parcs publics doivent permettre le délassement des classes laborieuses et, partant, le contrôle de leurs aspirations, le travail de la terre au jardin permettra de moraliser la classe ouvrière et, à terme, de l'éloigner du cabaret et de la révolution. « Le bon jardinier sera le bon ouvrier, le plus docile et le plus soumis »[16].

À la suite de ces expériences patronales, certains philanthropes valorisant les vertus économiques, hygiéniques et morales du lopin de terre, encouragent la création de « jardins ouvriers ». Au sens propre du terme, « les jardins ouvriers sont des lotissements collectifs regroupant des parcelles dissociées de la maison et destinées aux habitants d'immeubles collectifs des zones urbaines »[17]. En France, le développement de ces jardins ouvriers doit beaucoup à l'abbé Lemire : en s'inspirant d'exemples étrangers (notamment des Kleingärten allemands), il fonde en 1896 la Ligue du coin de la terre et du foyer, un organisme qui promeut et encadre la création de jardins collectifs qu'elle met à disposition des ouvriers les plus démunis (gratuitement ou pour une cotisation minime). À nouveau, l'intention est de moraliser les individus ; c'est sans détours que la Ligue affiche ses objectifs : « élever le niveau moral de l'existence » des ouvriers ; les détourner « des plaisirs grossiers » et du « cabaret subversif »[18]. « Le travail de la terre et ‘‘ l'air pur des champs’’ sont perçus comme salutaires dans tous les sens du terme », explique Laurence Baudelet[19]. Selon Françoise Dubost, le succès de ces jardins se comprend cependant moins par l'idéologie paternaliste que par la nécessité pour les ouvriers de produire leurs propres légumes. Le rythme de création de ces jardins, initialement lent, s'accélère en effet pendant les périodes de crise et de pénurie alimentaire, d'abord avec la première guerre mondiale puis avec la crise financière des années 30. « La Ligue gère 17 825 jardins en 1912, 47 000 en 1920, 56 700 en 1927. […] Beaucoup de jardins se créent en dehors de la Ligue : œuvres rattachées au clergé, mais

[15] Rappelons en outre que même dans ces grandes villes, le tissu urbain n'était ni aussi dense, ni aussi étendu qu'aujourd'hui. La ville était moins large et la campagne encore toute proche ; la location de terrain à la campagne était donc également possible aux abords des grands centres urbains. Si on lit par exemple l'ouvrage récent qu'un collectif de chercheurs consacre aux potagers de Bruxelles, on apprendra la manière dont la ville a peu à peu englouti les villages et les champs avoisinant, notamment ceux de Bondael et de Haren. Voir : Livia Cahn et *al*., *Terres des villes. Enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du 21 siècle*, Paris, Edition de l'Eclat, 2018.
[16] Françoise Dubost, *Les Jardins ordinaires*, *op. cit*., p.20.
[17] *Ibid*., p. 47.
[18] Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 2017, p. 19-20.
[19] Laurence Baudelet et *al*., *Jardins partagés. Utopie, écologie, conseils pratiques*, Mens, Terre vivante, 2008, p. 23.

aussi, de plus en plus souvent, œuvres laïques. Le patronat industriel prend une part croissante à l'entreprise. […] Beaucoup [de jardins] datent des années trente : c'est le cas des jardins-ouvriers de Montbéliard fondés par la société Peugeot […] »[20]. Pendant toute cette période, la création des jardins relève cependant d'initiatives privées : si ce sont presque toujours des administrations publiques ou des municipalités qui prêtent les terrains, l'État n'organise pas directement ces projets de jardins dont il abandonne la gestion à des œuvres d'assistance et le financement au patronat. Pour que l'État prenne directement part à ces initiatives, il faut attendre la seconde guerre mondiale : de fait, le régime de Vichy voit d'un bon œil ces jardins qui, tout en permettant de pallier quelque peu à la pénurie alimentaire, alimentent l'idéologie agrarienne qu'il promeut.

Cette situation changera néanmoins dans l'après-guerre, une période qui verra disparaître nombre de ces jardins ouvriers. Au sortir de la guerre, la liquidation de ces jardins – dont les terrains sont prioritairement affectés à la reconstruction du pays – est d'autant plus aisée qu'ils participent d'un passé vichyste peu glorieux. Par la suite, le formidable élan modernisateur des « Trente Glorieuses », en sommant la population européenne d'entrer dans la « société d'abondance », bouleversera les modes de vie traditionnels à un point tel que les gens, aspirant désormais au « confort de la vie moderne », se détourneront de leurs habitudes rurales et paysannes. Aspirée par la modernité, la population occidentale, qui vit par ailleurs l'exode rural le plus intense de son histoire, abandonne peu à peu l'autoconsommation ; le jardinage intéresse moins, il passe de mode. En montrant que dans beaucoup d'endroits, aux alentours de 1958, les jeunes ouvriers ne « possèdent plus de vache », les enquêtes indiquent d'après Françoise Dubost « le moment où se produit la rupture dans les modes de vie », c'est-à-dire le moment où des façons de vivre encore partiellement traditionnelles et rurales disparaissent[21]. À côté de cette métamorphose de la vie quotidienne, les administrations publiques puisent par ailleurs sans vergogne dans la réserve de terrains que constituent ces jardins pour construire les nouvelles infrastructures modernes : autoroutes, hôpitaux, immeubles, parkings, terrain de sport… Si « la priorité va désormais à d'autres types d'équipement », les urbanistes – qui préfèrent désormais parler « d'espace vert » que de jardins – reprochent en outre à ces jardins populaires leur aspect négligé et leur allure de « bidonville » qui tranche avec les nouvelles infrastructures[22].

On notera que, dès 1952, les jardins ouvriers sont rebaptisés « jardins familiaux » : tandis que l'on rompt avec le passé ouvrier pour promouvoir le jardinage « en famille », la plupart des associations d'assistance se transforment en association de jardinage. « Cette transformation lexicale, écrit Léa Mestdagh, s'accompagne d'autres actions qui suivent la même tendance idéologique », notamment la transformation des équipements et en particulier des « tonnelles » qui sont alors « standardisées » et « participent à la mise en forme d'une unité esthétique des jardins », plus en phase avec la vie moderne[23]. Mais « les jardins familiaux ne suscitent que peu d'enthousiasme » ; il faudra

[20] Françoise Dubost, *Les Jardins ordinaires*, *op. cit*. p. 50-51.
[21] *Ibid*., p. 38.
[22] *Ibid*., p. 55.
[23] Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, *op. cit*., p.22.

attendre les années 1970 – et en particulier leur inscription à la Charte pour la qualité de la vie en 1976 – pour, qu'en phase avec les préoccupations de l'époque, on les envisage non seulement comme des « vestiges d'une pratique populaire pittoresque et disparue », mais également comme des initiatives importantes pour le nouvel esprit écologique. Progressivement, le nombre de parcelles augmente. Cette attention pour les anciens jardins ouvriers va de pair avec l'enthousiasme que susciteront bientôt les « jardins partagés », des jardins qui sont créés sur le continent européen à la fin des années 1990 et qui s'inspirent des « *community gardens* » nord-américains…

« Les racines des jardins partagés se trouvent de l'autre côté de l'Atlantique […] », écrit clairement Laurence Baudelet[24]. C'est que, là aussi, les préoccupations pour l'environnement, notamment portées par le mouvement « hippie », ont pris de plus en plus d'importance au cours des années 60. Dans un contexte de tensions sociales intenses – la guerre du Vietnam fait rage, les émeutes raciales aussi – la question de ce qu'est devenue la ville, abîmée par les spéculations immobilières et par un urbanisme mal réfléchi, devient centrale ; on plaide pour sa nécessaire « réappropriation » par les habitants. Le problème de la place de la nature dans la ville est violemment posé à Berkeley (haut lieu de la révolte étudiante de 1968). Pendant quinze jours, la cité (dont le gouverneur à l'époque n'est autre que Ronald Reagan) est placée sous couvre-feu militaire tandis que la garde nationale est mobilisée dans les rues ; lors des affrontements avec les forces de l'ordre, des centaines de personnes sont blessées et un jeune homme est tué par une balle perdue. Quel est le motif de cette flambée de violence ? Tout simplement le fait que des centaines de personnes refusent d'abandonner le terrain en friche (un ancien parking) qu'ils ont investi un mois plus tôt et qu'ils ont entrepris de défricher, nettoyer et aménager pour y créer un jardin, le « People's Park », le « Parc du Peuple ». Un lieu où de toute évidence régnait une atmosphère singulière : « Entre les semis, on baptise des lopins de terre Guevara Fields ou Pig's Bay, des distributions de nourriture sont organisées alors que les enfants grimpent sur des lettres en bois géantes formant le mot KNOW, ''connaître''. Des improvisations musicales psychédéliques résonnent aux oreilles de jardiniers encore surpris de la rapidité du succès de leur entreprise »[25]. Six semaines plus tard, le secteur est néanmoins bouclé. Mais l'idée de créer des « jardins communautaires » renaîtra quelques années plus tard de l'autre côté du pays.

New-York, début des années 1970 : la situation est particulièrement rude. « La ville connaît alors une crise urbaine et financière. De nombreux bâtiments abandonnés sont démolis ou incendiés et deviennent autant de terrains vagues. Leur multiplication qui affecte tous les quartiers de la ville, dégrade le paysage quotidien des New-Yorkais et pose rapidement des problèmes d'hygiène et de sécurité. Les immondices qui s'y accumulent attirent les rats, et la criminalité s'y développe »[26]. C'est dans ce contexte que l'artiste Liz Christy imagine une sorte de « Green Guerilla » : elle lance des bombes de graines destinées à végétaliser ces espaces abandonnés avant d'investir avec d'autres, en 1973, un terrain laissé en friche dans le quartier du Lower East Side, à Manhattan en vue d'y aménager un jardin. Les « *community gardens* », qui

[24] Laurence Baudelet, *Les jardins partagés. Utopie, écologie, conseils pratiques*, *op. cit*., p. 16.
[25] *Ibid*., p. 18.
[26] *Ibid*., p. 17.

connaîtront rapidement le succès, sont nés. Sur le modèle de ce premier jardin, « les populations s'approprient les friches urbaines de la ville pour les cultiver, dans une revendication politique et alimentaire »[27]. Les plus pauvres se lancent dans la culture d'un potager. On y élabore de nouvelles pratiques de sociabilité, multiculturelle et intergénérationnelle. Un an plus tard, Liz Christy fonde l'association « Green Guerillas » afin d'encourager le développement de ces jardins collectifs ; il ne faudra que quelques années aux autorités pour suivre le mouvement : le programme « Green Thumb » (« Pouce Vert ») qui permet la location de terrains pour un dollar symbolique par an est lancé en 1978. Loin de l'affrontement avec la population, la ville s'est plutôt engagée dans une collaboration. Aujourd'hui, le jardin « Liz Christy » compte au rang des jardins protégés par la ville de New-York…

C'est sous cette forme déjà pacifiée que des initiatives du même genre apparaissent à Montréal – avant de débarquer en France à la fin des années 1990. Entre temps, sur le continent, les luttes sociales ont adopté une forme très différente des luttes des années soixante : « Les nouvelles luttes sociales ne sont dorénavant plus rassemblées en un mouvement ouvrier unificateur mais se répartissent en mobilisations collectives segmentaires menées par des groupes spécifiques (écologistes, féministes…) »[28] ; la critique « du capitalisme » a laissé la place à des revendications de nature plus diversifiées où l'intervention « directe » et « locale » est valorisée. Tandis que s'organisent des mouvements comme ceux des Faucheurs Volontaires d'OGM ou des Faucheurs-Semeurs Volontaires, le monde associatif s'intéresse aux initiatives américaines en matière de jardin. Des rencontres internationales sont organisées ; on visite les jardins communautaires de Montréal. En 1997, un forum national est mis sur pied à Lille – ville historique du jardinage urbain collectif qui, la même année, accueillera le premier jardin communautaire français, le Jardin des Retrouvailles. Initialement, l'appellation de « jardin communautaire » est donc conservée ; mais, très vite, on lui substitue celle de « jardins partagés », non seulement pour mettre en évidence la notion de « partage » (partage du terrain, partage du travail, partage des idées, partage de la récolte, etc.), mais aussi pour prendre ses distances avec la connotation négative que peut prendre, dans le cadre de la politique française relative au problème de l'immigration où « communautaire » est traduit par « repli sur soi », le mot « communautaire »[29].

Aujourd'hui, on distingue généralement trois modèles de jardins relevant du jardinage urbain collectif : les jardins d'insertion, les jardins familiaux et les jardins partagés. Si tous trois « renvoient à une même activité de jardinage pratiquée collectivement sur un espace vacant du tissu urbain », ils « recouvrent toutefois des pratiques et des représentations très différenciées »[30]. Tandis que les jardins d'insertion « accueillent des

---

[27] Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, *op. cit.*, p.24.
[28] *Ibid.*, p.25-26.
[29] Sur l'histoire des jardins partagés français, on pourra également lire l'article d'Hervé Brunon : « Partager », in *Vacarme* 2017/2 (n°79), p. 154-158.
[30] *Ibid.*, p.33.

personnes en difficulté sociale »[31] et visent par le travail salarié une réinsertion dans le monde de l'emploi (métiers du maraîchage ou des espaces verts), les jardins familiaux se présentent comme les héritiers des jardins ouvriers (à vocation alimentaire, ils sont plutôt situés dans les banlieues des villes ; les parcelles sont individuelles ainsi que les équipements et la récolte). Quant aux jardins partagés, ils sont davantage « associés aux thématiques de l'environnement et de la réappropriation urbaine »[32] ; ici, l'aménagement du jardin est bien souvent collectif de part en part, de même que la récolte ; la création de ces nouveaux jardins partagés dépasse en outre bien souvent le seul intérêt pour le « potager ». Mais qu'en est-il plus précisément de ces jardins partagés ?

3. Bref détour méthodologique

Avant de pénétrer dans les jardins, il faut rapidement revenir sur la manière dont l'enquête s'est déroulée. Cette petite enquête a débuté par un entretien exploratoire avec Karine Paris : coordinatrice du projet JOS, c'était la personne la plus à même de m'aider pour aborder le terrain. Au point de départ, je me suis donc appuyée sur l'expertise de Karine et sa connaissance intime des jardins impliqués dans le projet JOS afin d'identifier avec elle cinq jardins, très différents en termes de localisation (ville/campagne/banlieue) et d'organisation collective (gestion collective/mixte), susceptibles de participer à l'enquête. Voici une très brève description des jardins que j'ai visités :

- *Le Jardin Ville Haute-Gare.* Le jardin se trouve au centre de Luxembourg, dans un endroit incroyablement protégé de la ville : la vallée de la Pétrusse. Seuls les avions qui grondent régulièrement dans le ciel rappellent que l'on se trouve dans la capitale du pays. La gestion de la parcelle est dite « mixte » : tandis que certains lopins sont gérés collectivement (parcelles de potagères et d'aromatiques, roseraie, etc.), d'autres sont privés. Sur sa parcelle, chacun cultive ce qu'il veut et selon les méthodes qu'il souhaite, à la condition que les pratiques de jardinages soient « naturelles » et « bio ». Les produits chimiques (intrants, engrais) sont proscrits. Pour participer, il faut s'inscrire sur une liste d'attente auprès de la Ville de Luxembourg à laquelle appartient le terrain.
- *Le Jardin de la Transition-Pétruss*e. Un autre jardin situé lui aussi au cœur de la ville de Luxembourg, dans la vallée de Pétrusse. C'est le jardin voisin du précédent. À la différence du Jardin de la Gare, la gestion est cependant intégralement collective : aucun espace n'est géré de façon privée et individuelle. Il n'y a pas non plus de liste d'attente : vient qui veut jardiner, il suffit d'entrer dans le jardin pour se renseigner. Les jardiniers expérimentent la « permaculture ».

[31] *Ibid*., p.34.
[32] *Ibid*., p.38.

- *Le Jardin communautaire Jacquinotsgaart*. Le jardin se situe dans un contexte géographique très différent : non plus dans la capitale du pays, mais dans une petite ville de province, à Bettembourg. Il se situe sur un ancien terrain autrefois réservé au camping dans un endroit très urbanisé (parking, maison de retraite, habitations). Paradoxalement, alors même qu'ils se trouvent au cœur de la capitale, les jardins de la Pétrusse apparaissent plus protégés. La parcelle est gérée de façon intégralement collective, selon les méthodes de la « permaculture » ; la participation n'est conditionnée à aucune liste d'attente.
- *Le jardin Op dem Kranz*. On change plus radicalement de contexte : ici, on est à la campagne. Il s'agit d'un jardin situé en milieu rural, dans les collines du village de Tandel. Il se trouve sur une ancienne parcelle agricole privée, qui jouxte des prairies ; le lieu est géré de façon collective. On y trouve une parcelle réservée au potager, des arbres fruitiers, un espace de détente et un petit bois. La participation n'est pas soumise à une liste d'attente. Les jardiniers expérimentent également la « permaculture ».
- *Schleekegaart (Transition-Dippach)*. Le terrain est situé sur la commune de Dippach, dans un environnement fortement urbanisé où la campagne demeure toutefois présente (du jardin, on aperçoit quelques parcelles de prairies). La gestion est intégralement collective : il n'y a pas de liste d'attente. La culture des légumes se fait selon les principes du « no-dig gardening » (les légumes sont directement plantés dans le compost). On y trouve un jardin potager, une serre, un vaste espace de détente et des arbres fruitiers.

Tout au long du mois de juin 2018, dans le cadre d'une enquête dite « exploratoire »[33], j'ai donc rencontré quatorze jardiniers[34]. Puisqu'il s'agissait de prendre contact avec le terrain, rien n'interdisait d'adopter un protocole d'enquête très souple : les rencontres se sont donc déroulées au hasard des contacts et des disponibilités des jardiniers et selon ce qui convenait le mieux à chacun d'entre eux (soit seul au jardin, soit à plusieurs au jardin, soit chez eux, soit encore dans un lieu public). Les entretiens se sont également déroulés de façon très libres : autant que possible, je me suis glissée dans la conversation des jardiniers. La plupart des conversations ont été enregistrées ; rentrée à la maison, je rédigeais un bref compte-rendu de l'entretien dans le but de fixer, non seulement tout ce qui relevait de l'observation (des lieux, des objets, des interactions entre les personnes, etc.), mais également de noter les premières réflexions, les premières comparaisons, les premières analyses. Parallèlement à ce travail sur le terrain, je m'intéressais en outre à tout ce que les historiens, les sociologues et les anthropologues avaient pu écrire concernant les jardins.

[33] Une enquête dont le but est moins de parvenir à des « résultats » à proprement parler qu'à soulever des hypothèses de travail en vue d'une recherche future de plus longue haleine.

[34] Cinq jardiniers du Jardin de la Gare, trois jardiniers du jardin Transition-Pétrusse, trois jardiniers du jardin de Bettembourg, deux jardiniers de Tandel et un jardinier de Dippach, un jardin qui a finalement pris la décision de ne plus participer à l'enquête.

Les premiers « résultats » de cette enquête exploratoire sont donc nés d'un constant va-et-vient entre ce que m'apprenaient d'une part les entretiens, d'autre part la littérature en sciences sociales sur la question des jardins. Initialement, j'imaginais m'inspirer d'un livre récemment publié sur les jardins partagés bruxellois : dans cet ouvrage, chaque jardin est regardé comme un « monde » à part entière, un monde qui s'organise à travers un problème-clef dont les enquêteurs se font l'écho[35]. Je me suis cependant rendue à l'évidence : considérer chaque jardin dans sa singularité réclamait une investigation beaucoup plus importante que celle que j'étais en mesure de fournir dans le cadre de mon contrat. J'ai donc renoncé à ce projet : plutôt que de trouver la formule de chaque jardin, j'allais mettre en évidence ce qui rassemblait les jardiniers. En réécoutant les entretiens, j'ai constaté que deux thèmes traversaient toutes les conversations – la nature et l'alimentation –, deux thèmes que le travail des anthropologues me permettait par ailleurs d'inscrire dans une perspective historique. Les trois sections qui suivent rendent compte de ce cheminement : après avoir distingué à la suite des anthropologues trois modèles de jardin – le « jardin paysan », le « jardin fleuri » et le « jardin naturel » –, je décrirai le rapport que les jardiniers luxembourgeois entretiennent avec la nature et les produits du jardin.

4. Le travail des socio-anthropologues : le « jardin paysan », le « jardin fleuri » et le « jardin au naturel »

Dans un article significativement intitulé « Dire avec les fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », la socio-anthropologue Martine Bergues écrit clairement : « Les manières de fleurir et les relations entretenues avec les plantations révèlent une représentation de soi […], témoignent d'un traitement de la nature qui, pour individuel qu'il soit, n'en relève pas moins de contextes historiques, culturels et socio-économique précis »[36]. Autrement dit, la relation (matérielle et symbolique) que les jardiniers construisent avec le jardin exprime une certaine manière de se rapporter à la nature (de la pratiquer, de la penser, de l'aimer, etc.) ; et ce rapport exprime à son tour, dans sa singularité même, un contexte historique plus général. C'est ainsi que les anthropologues distinguent trois manières de « faire jardin », c'est-à-dire trois modèles de jardins : le « jardin paysan », le « jardin fleuri » et le « jardin au naturel ». Ces modèles de jardins que les individus investissent de façon toujours propres, singulières et originales, coexistent à l'heure actuelle.

De quoi s'agit-il plus exactement ? Comprendre le modèle du « jardin au naturel », c'est nécessairement l'opposer à deux autres modèles historiques du jardinage avec lesquels il coexiste aujourd'hui : le « jardin paysan » et le « jardin fleuri ». On s'en doute, le jardin paysan s'inscrit dans les modes de vie de la paysannerie. Entretenu par des personnes dont la vie n'est pas d'abord réglée par la séparation du travail et du loisir (caractéristique du travail salarié urbain), il est généralement synonyme de jardin-potager ; c'est un jardin utilitaire, tenu avant tout pour des

---

[35] Voir : Livia Cahn et *al*., *Terres des villes. Enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du 21 siècle*, *op. cit*.

[36] Martine Bergues, « Dire avec des fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », in Véronique Nahoum-Grappe et al. (dir.), *Le goût des belles choses*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2004. Le texte est disponible en lige à l'adresse suivante : https://books.openedition.org/editionsmsh/3288?lang=fr. La citation est à la page 2.

raisons alimentaires – et non pas *d'abord* pour des raisons esthétiques (ce qui n'empêche pas, bien entendu, de prendre du plaisir à jardiner et à créer un bel environnement). Les légumes – en particulier les gros légumes, les légumes « énormes, massifs, magnifiquement nourriciers »[37] – y sont davantage valorisés que les fleurs. Comme l'explique Martine Bergues, celles-ci n'ont de vocation ornementale que « par contraire » : pour les paysans, mieux vaut en effet des fleurs « que de la ''mauvaise herbe'' ou de la ''sale herbe'', des orties ou des ronces »[38]. C'est dire que la fleur ornementale n'est tolérée qu'en tant qu'elle représente l'envers de la friche, en tant qu'elle prouve « de manière magistrale » le « caractère domestique des lieux »[39]. Ici, ce qui compte, c'est que les lieux soient habités, entretenus, domestiqués et non pas laissé à l'abandon, au sauvage, à la friche. Tandis que le jardin au naturel, nous le verrons, cultive un goût pour la friche, le jardin paysan la condamne et la rejette. « Car le ''sauvage'' s'accompagne d'une certaine idée de saleté – les ''sales herbes'' – dont il faut absolument débarrasser le jardin – mais aussi d'une menace d'engloutissement, de disparition, de fin des temps. S'y dessine la mort sous le spectre de la friche, friche d'étendues boisées hantées par les animaux sauvages, mais aussi friches sociales de villages dépeuplés, à l'agriculture marginalisée et aux modes de sociabilité qui ont considérablement changés par rapport à ceux ''des autrefois''. En résistance à ces menaces, il y a la nécessité absolue de l'entretien et, mieux, de la propreté »[40]. Comme le dit clairement une paysanne dont Martine Bergues reprend les propos : « Moi, j'aime que devant la porte, et partout, j'aime que ce soit propre. [...] Il y a des endroits où ça fait souillon, peut-être ça leur fait rien, je sais pas. Moi, j'aime pas ça. La nature, il faut l'entretenir, parce que, on dit, si on ne l'entretient pas, les bêtes sauvages nous mangerons. C'est vrai, les sangliers, n'importe quoi… »[41].

Après la guerre, la modernisation de l'agriculture, permet aux gens de s'affranchir peu à peu de ce jardinage de nécessité. Mais le jardin-potager ne disparaît pas complètement : à partir des années 1970, les nouveaux habitants des campagnes, « des ruraux non agriculteurs », prennent la relève[42]. Et dans les nouvelles banlieues pavillonnaires, les gens entretiennent également un potager. Comme l'explique bien Françoise Dubost, « l'éventail social des cultivateurs s'est élargi » : désormais, « des employés, des cadres moyens et supérieurs » entretiennent eux aussi un jardin potager[43]. Bien entendu, ces transformations caractéristiques de l'après-guerre affectent directement la manière de concevoir les jardins. Tandis que l'on observe un « dédoublement » du jardin, c'est-à-dire une coexistence du « jardin d'agrément » (situé à l'avant de la maison) et du « jardin utile » (situé à l'arrière de la maison), le potager devient lui aussi « le lieu d'une culture de plaisance » qui permet de jouir

[37] *Ibid*., p.7.
[38] *Ibid*., p.2.
[39] *Ibid*., p.3.
[40] *Ibid*., p. 3.
[41] *Ibid*., p. 3
[42] Voir la conférence déjà mentionnée de Françoise Dubost, « Les François et leurs jardins ».
[43] Voir la conférence déjà mentionnée de Françoise Dubost, « Les Français et leurs jardins ».

de nouveaux « plaisirs saisonniers » (manger des légumes frais, dont le goût est meilleur et dont on connaît la provenance)[44]. Parallèlement, ce que Martine Bergues appelle le « jardin fleuri » se répand partout. Le jardin fleuri porte bien son nom : les fleurs sont au centre de ces nouveaux jardins d'agrément. « Dans ces jardins, la place réservée aux fleurs et aux arbustes d'ornement est majeure. […] Aux ''vieilles fleurs'', on oppose et on préfère les ''vraies fleurs'', les ''fleurs-fleurs'', les ''fleurs franches'', les ''fleurs qui jettent'', parmi lesquelles le ''géranium Roi des balcons '' occupe une place de choix »[45]. Et ailleurs : « Les couleurs rouges surtout, mais aussi les oranges, les roses, les violets, les jaunes éclates dans les massifs sur fond de pelouse toujours verte. La fleur de jardin est désormais une fleur voyante, épanouie, colorée »[46]. Avec cette nouvelle esthétique qui privilégie les couleurs vives et les contrastes appuyés, la rupture avec la campagne environnante est consommée : on est en effet très loin des « fleurs des champs » ou des « graminées » qui tiendront le haut du pavé dans les jardins naturels. Les jardins fleuris représentent en outre un coût financier important : branchés sur le marché du jardinage, ils en consomment avidement les produits (annuelles achetées dans les jardineries, engrais, tourbe, vasques et poterie diverses, équipements et magasines de toutes sortes). À travers ces jardins fleuris, c'est au fond toute la société d'abondance qui se dit, « avec ses critères de mise en ordre et de confort, avec son fleurissement public et ses marchandises horticoles »[47]. À partir des années 1970, ce modèle fleuri – qui, soit dit en passant, doit beaucoup à l'organisation des concours de fleurissement public – s'impose chez les paysans modernisés ; ils conçoivent désormais un jardin où « les marques de la présence d'une exploitation ont disparu »[48] ; il se répand également dans les nouvelles banlieues pavillonnaires et résidentielles qui l'affectionne dans leur « jardin de devant ».

Tout indique cependant que « sous l'influence d'une attention nouvelle aux phénomènes environnementaux et d'un ''désir de campagne'' essentiellement urbain »[49], le privilège du jardin fleuri s'effrite depuis quelques années pour laisser la place à un nouveau modèle de jardin : le jardin au naturel. Dans ces jardins urbains qui visent avant tout l'agrément, c'est un goût pour la nature « sauvage », voire pour la « friche jardinée », cette « figure nouvelle qui fait la part belle à l'apparence brouillonne du terrain vague et valorise son instabilité », qui domine[50]. Très loin des annuelles aux couleurs vives et aux contrastes tranchés, les jardiniers préfèrent les « vivaces », les « graminées » et les « fleurs des champs » ; au « Roi des Balcons » succède les géraniums vivaces, « objet d'un véritable culte ». Comme le dit Martine Bergues : il n'est tout simplement plus « question d'utiliser les plantes qui composent le jardin fleuri, ni de souscrire aux procédures qui le légitiment, comme les

---

[44] Françoise Dubost, *Les jardins ordinaires*, *op. cit*., p. 39 ; l'expression de « plaisirs saisonniers » provient elle de la conférence « Les Français et leurs jardins ».
[45] Martine Bergues, « Dire avec des fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », *art. cit*., p. 8.
[46] Martine Bergues, « Fleurs jardinières et fleurs fleuristes », in *Ethnologie française*, 2010/4 (vol.40), p. 652.
[47] Martine Bergues, « Dire avec des fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », *art. cit*., p. 16.
[48] *Ibid*., p. 7.
[49] Martine Bergues, « Fleurs jardinières et fleurs fleuristes », *art. cit*., p. 652.
[50] Bernadette Lizet, « Du terrain vague à la friche paysagère. Le square Juliette-Dodu, Paris, X^{e} », in *Ethnologie française*, 2010/4 (vol. 40), p. 497.

concours de fleurissement ou les aménagements de bourgs et de villes ». Le jardin doit apparaître le moins « artificiel » possible, le plus « naturel », le plus « authentique ». Un jardinier dont Martine Bergues souligne le propos l'explique bien : « Je veux que ça soit esthétique, que ça soit pas artificiel »[51]. C'est pourquoi ces jardiniers adhèrent aux techniques de culture « bio », évitent les « produits toxiques » et les « arrosages intempestifs », « fabriquent leur compost » et utilisent dans la lutte contre les ravageurs « les coccinelles ou le purin d'ortie »[52] ; ils rejettent le marché du jardinage conventionnel et préfèrent aux variétés horticoles modernes les variétés « anciennes » et « locales », rescapées de la standardisation horticole de l'après-guerre et plus adaptées à la singularité des terroirs ; ils développent en outre un goût nouveau pour la connaissance et la reconnaissance des plantes du jardin qu'ils savent parfois jusqu'à nommer dans leur nom latin. On notera enfin que cette tendance pour le « jardin au naturel » affecte également l'art des jardins – ainsi qu'en témoigne la plupart des réalisations contemporaines[53].

5. Une passion pour le jardin au naturel

Le travail des jardiniers que j'ai rencontré s'inscrit indubitablement dans ce modèle du « jardin au naturel » ; pas besoin d'être grand clerc pour le voir, ça saute aux yeux. Ici, comme dans d'autres jardins partagés, « la friche et le foisonnement sont préférés aux tracés géométriques chers aux goût populaires qui caractérisaient le style des anciens jardins ouvriers et des actuels jardins familiaux […] Ce qui pourrait ''faire sale'' et déranger dans un ''jardin propre'' est à l'inverse valorisé […]. Le choix de la friche s'accompagne de la mise en scène d'une ''nature naturelle'', ébouriffée, évoquant une végétation libre et écologique »[54]. De fait, on s'aperçoit tout de suite que l'on n'est pas dans un potager traditionnel : les légumes ne sont pas tirés au cordeau dans des parcelles parfaitement délimitées et la terre n'est pas nettoyée de toutes les herbes folles. C'est incontestable : dans la majorité des jardins que j'ai visités, les jardiniers développent un goût pour le « naturel », le « sauvage ».

Les jardiniers ne font d'ailleurs pas mystère de cette préférence pour le foisonnement : « *Le sauvage, c'est ça qui est rigolo, c'est ça qui est beau aussi. Au début, ça te surprend quand tu es habitué à un jardin ordonné et là il y a de la paille partout…Ça m'a jamais choqué, mais c'est surprenant. Au début, on se dit, mais le jardin est abandonné ou quoi…Mais c'est ça qui fait sa beauté* » ; ce n'est pas un « *jardin normal, tout bien droit, tout bien classique, tout bien droit, tout bien correct, c'est un peu sauvage* », renchérit une jardinière. « *Le sauvage est un élément important du jardin* », indique sobrement un troisième jardinier ; « *Il ne faut pas que le jardin soit trop ''propre'', trop ''rangé'' parce que ce n'est pas bon pour la nature* », explique une jardinière qui se montre d'ailleurs attentive à la manière dont la végétation colonise incidemment

[51] Martine Bergues, « Dire avec des fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », *art. cit*., p. 14.
[52] Martine Bergues, « Fleurs jardinières et fleurs fleuristes », *art.cit*., p. 653.
[53] Sur ce point, on pourra écouter la conférence déjà mentionnée d'Hervé Brunon intitulée « Retour au jardin, laboratoire pour un projet humain ».
[54] Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, *op.cit*., p. 72.

les interstices des murs du parking où elle gare sa voiture. Ce caractère brouillon et foisonnant du jardin se trouve dans certains cas renforcé par un goût prononcé pour les objets récupérés et le bricolage généralisé : les cabanes à outils, les tables, les fauteuils et certains bacs sont conçus à partir de planches de bois récupérées à gauche à droite, des réservoirs de plastique permettent la récolte de l'eau de pluie ; on trouve même – c'est le cas par exemple dans le jardin de Bettembourg – de vieux pneus colorés, transformés en bac à légumes…

Une raison simple préside cependant à l'aspect désordonné des lieux : pour ces jardiniers, il s'agit en effet moins de « maîtriser » et de contraindre la nature que de la « piloter », c'est-à-dire de s'appuyer sur ses dynamiques propres en vue de l'orienter de l'intérieur, un peu à la manière d'un bateau qui utilise les vents et les courants marins pour se déplacer dans l'océan. L'aspect « sauvage » des jardins résulte de cette volonté de « faire avec » la nature ou, pour le dire dans les termes des jardiniers, de « *laisser faire la nature* ». Comme le dit bien l'un d'entre eux : « *Le sauvage, c'est un côté plus naturel. Il y a un côté où on humanise les choses, il y a un côté où on laisse un peu sauvage* ». Cette volonté de « faire avec » la nature se manifeste d'abord dans la manière dont les jardiniers s'approprient les lieux. L'aménagement ne se fait pas contre le terrain, mais avec lui. Tandis qu'à Dippach les jardiniers ont gardé les arbres fruitiers du verger qu'ils ont investi, au Jardin de la Gare de Luxembourg, ils ont pris la décision de conserver l'ancienne roseraie retrouvée sous les ronces et de préserver un espace de friche en vue d'attirer une faune et une flore spécifique. À Tandel, les jardiniers ont préservé le petit bois qui ferme la parcelle, un lieu qu'ils espèrent un jour investir comme « forêt jardinée ». Quand on démarre le jardin, il faut en outre comprendre la singularité du site, sa situation particulière. Les jardiniers y insistent : « *Il faut en savoir beaucoup sur la parcelle de départ, l'orientation, l'eau, le vent, pour pouvoir concevoir correctement le jardin* » ; il faut réfléchir à « *l'exposition, au vent, au soleil, à la pente* » afin d'élaborer « *l'architecture* » du jardin. Tout doit être pris en compte dans cette investigation initiale : c'est ainsi qu'un jardinier rappelle que les « *pierres* » et les « *cailloux* », dans la mesure où ils transforment les conditions de chaleur et d'humidité, doivent également intervenir dans la réflexion de départ car ils peuvent constituer un cadre intéressant pour l'épanouissement de certaines plantes et de certains insectes. Tous les jardins répondent ainsi à un plan élaboré en fonction du lieu. Et certains vont encore plus loin : le plan du jardin n'est alors plus seulement réfléchi en fonction des conditions dans lesquelles il s'inscrit, mais va jusqu'à représenter, à travers son dessin, cette « *approche holistique* ». Le jardin de Tandel est à cet égard remarquable : le plan du jardin, sorte d'étoile resserrée autour d'un axe central, crée une ambiance cosmique, bien en phase avec cette démarche totale.

Les jardins répondent ainsi tous à un tracé – c'est-à-dire aussi à un dessein humain. Mais les jardiniers laissent en retour la nature s'approprier leur travail. Si bien que le plan du jardin se brouille : les sentiers sont envahis par les herbes folles, les fleurs et les aromates s'invitent dans les parcelles de légumes. Ainsi à Bettembourg où la paille utilisée pour couvrir le sol est à l'origine des épis que l'on rencontre parfois au beau milieu d'un carré potager. Ainsi à Tandel où certains poireaux sont montés en fleur : « *Il avait déjà commencé sa floraison. Je me suis dit, ''pourquoi pas, c'est joli''* ». Ainsi au Jardin de la Gare où une jardinière s'exclame de joie lorsqu'elle remarque que « *du plantin* » s'est installé dans les allées herbeuses qui serpentent entre les parcelles. Et on ne dit pas autre chose au Jardin de la Transition, dans la vallée de

la Pétrusse : « *J'aimerais bien ne faire que des pérennes, c'est-à-dire des plantes qui se ressèment toutes seules et qui reviennent d'années en années* ». Dans les jardins partagés, les plantes ne mènent peut-être pas tout à fait leur vie comme elles l'entendent – « *il faut parfois bien enlever ce qui n'est pas bon* », disent les jardiniers ; elles bénéficient néanmoins d'une marge de manœuvre importante : « *Ça s'est disséminé tout seul, comme il fallait. Il y a plein de plantes qui sont venues toutes seules, qui se sont implantées aux bons endroits, comme elles le souhaitaient. Et elles sont très bien là, on ne va pas y toucher. Elles font partie de ce qui existe ici* ». Dans cette perspective, on remarquera que ce qu'on appelle traditionnellement les « mauvaises herbes » font l'objet d'une valorisation inattendue. Un jardinier exprime bien de quoi il retourne : « *Chaque plante a quelque chose qui est bien* ». Ici, les « mauvaises herbes » n'existent donc plus vraiment – si bien que les jardiniers condamnent le plus souvent cette expression (et se reprennent dès qu'ils l'emploient). À leurs yeux, il s'agit au fond d'une manière péjorative d'envisager la flore, essentiellement liée au développement de l'agriculture moderne et de la monoculture industrielle. Or, ces jardiniers envisagent la culture d'une toute autre façon. Comme l'explique l'un d'entre eux, l'objectif, c'est de construire un jardin qui soit « *le contraire des champs industriels où il n'y a qu'une seule plante et où toutes les autres plantes, toute la vie autour est morte. Ici, on essaie d'avoir une grande diversité de vie, on essaie d'augmenter la vie, pas de la détruire* ».

Le caractère foisonnant du jardin tient donc en grande partie à l'intérêt de ces jardiniers pour la « *biodiversité* ». L'idée, c'est de « *combiner l'agriculture et la biodiversité* » : « *On veut cultiver les plantes aussi pour faire quelque chose pour la biodiversité, les abeilles, les animaux* ». Et un autre : « *Ici, il y a beaucoup de plantes, c'est plus vivant, il y a plus de biodiversité. Regardez, cette grande plante-là, c'est persépolis, c'est une plante sauvage, elle est venue, on l'a laissée. On laisse un peu les plantes sauvages* ». À côté des fruits (fraises, framboises, cassis, groseilles, etc.) et des légumes, on rencontre donc une palette très diversifiée de végétaux : vigne vierge, chèvrefeuille, soucis, tournesols, millepertuis, menthe, calendula, consoude, ortie…; à l'intérieur d'une même espèce, les variétés sont également appréciées dans leur différence : *« On a plusieurs types de menthe, on a aussi plusieurs types de sauge* ». Les « simples », aromates ou herbes médicinales dont les usages sont multiples (fleurs à couper, tisane, baumes, etc.) et qui plaisent aux abeilles, sont particulièrement appréciées. Tandis qu'un jardinier dit s'intéresser « *plus à la partie plantes médicinales* » qu'au potager, une jardinière vante les mérites de la bourrache : avec elle, les « *abeilles sont ravies, les feuilles font de la tisane et c'est joli* ». Plusieurs jardins ont ainsi entreprit la réalisation d'une « *spirale aromatique* », un dispositif permettant de faire varier les conditions de chaleur et d'humidité afin de créer sur un espace réduit les conditions favorables à l'épanouissement de plantes aromatiques très différentes, allant du thym à la ciboulette et la menthe ; à Bettembourg, on trouve même une mare qui favorise le développement d'une faune et d'une flore spécifique. Les jardiniers se montrent en outre très attentifs à la préservation de la « *biodiversité domestique* » : loin des semences « *conventionnelles* » et « *hybrides* », ils travaillent avec des semences « *locales* », qui ne proviennent pas de « *chez Monsanto et compagnie* » mais de « *semenciers locaux* » et qui sont plus adaptées aux conditions de la région. Certains d'entre eux récoltent également les graines afin de fabriquer leurs propres semis.

Il est clair en effet que l'ensemble des techniques de jardinage correspondent à cette manière écologique d'envisager le jardin. Ici, tout est « bio ». Sur ce point, les jardiniers sont intransigeants : « *Il n'est pas question d'utiliser des choses pas naturelles, c'est impératif* ». On met donc un point d'honneur à éviter les engrais : pour améliorer la qualité du sol, on compte avant tout sur le compost ; certains mélanges naturels sont également appréciés – « *si vous mélangez la consoude et l'ortie, ça fait un super engrais* », témoigne l'un d'entre eux. L'eau de pluie est très souvent récupérée et l'arrosage réduit au maximum. Les pesticides sont proscrits : pour lutter contre les ravageurs, les jardiniers recourent plutôt aux « *associations de plantes* » qui permettent d'écarter certains insectes indésirables. Comme le dit l'un d'entre eux : « *Il faut faire attention aux associations* ». Tandis qu'à Dippach, on évoque les relations entre les tomates et le basilic, au jardin de la Transition, les fraises vont de pair avec l'ail. Selon une jardinière, la compréhension des associations pourrait même permettre de limiter l'arrosage car certaines plantes sauvages sont capables de retenir l'humidité du sol. À nouveau, l'idée est bien de « faire avec » la nature : intervenir, c'est avant tout respecter les mécanismes naturels, c'est-à-dire favoriser ces associations bénéfiques, cultiver la biodiversité.

Mais il y a plus encore. Tous les jardins entretiennent un rapport, plus ou moins étroit, plus ou moins lâche, avec la « permaculture » – une théorie conceptualisée dans les années 1970 en Australie autour de David Holmgren et Bill Mollison, qui s'appuie notamment sur « l'agriculture naturelle » du japonais Mananobu Fukuoka et qui a renouvelé en profondeur l'agriculture biologique[55]. « *La permaculture,* m'explique l'un d'entre eux, *je trouve ça super. C'est une méthode encore plus naturelle que le bio* ». L'enquête permet donc de prendre la mesure du récent développement de la permaculture en Europe occidentale : trois des cinq jardins que nous avons rencontrés (le jardin de Bettembourg, le jardin de Tandel, et le jardin de la Transition dans la vallée de la Pétrusse) pratiquent activement la permaculture, une théorie que les autres jardins n'ignorent d'ailleurs pas.

La permaculture est donc centrale ; certains jardiniers ont d'ailleurs suivi des formations à ce sujet. La permaculture vise avant tout le soin du sol et la préservation de la biodiversité. « *Le principal, c'est la terre. Le travail le plus important en permaculture, le plus dur, le plus pénible, ce qui prend le plus d'énergie, le plus de temps, c'est le sol. Après, ça se fait presque tout seul. Si on a bien travaillé la terre, si on lui a bien donné la matière pour que les petites graines elles poussent, si on lui a bien donné tout ce qu'il fallait, après, il n'y a plus vraiment…oui, il y a quand même du danger, notamment les limaces, mais le reste la nature s'en charge quand même pas mal. Et ça fonctionne* ». Dès lors que l'on prend soin du sol – qu'il faut nourrir (avec du compost), couvrir (par exemple de paille) et aérer (la « grelinette » remplace la bêche) – et que l'on préserve la biodiversité du jardin (« *avec les fleurs, on cherche à attirer les insectes et les abeilles* »), on peut laisser la nature faire le reste – ce qui implique de modifier la conception du travail agricole. Ce dernier aspect a particulièrement retenu l'attention d'une jardinière : « *La permaculture, ça m'a tout de suite plu car c'est travailler le moins possible, conserver la santé humaine, pas se casser le dos, et celle du terrain,*

[55] On pourra lire à ce sujet : Philippe Baqué, *La Bio, entre business et projet de société*, Marseille, Agone, 2012, p. 49 et suivantes.

de la nature. La nature nous apporte tout ce dont on a besoin et il suffit de coucher des nutriments sur la terre pour qu'elle nous donne à manger. Il n'y a pas besoin de se casser le dos à retourner le sol, et d'ailleurs c'est très mauvais pour la terre de la retourner parce qu'on tue les insectes et les vers qui sont à l'intérieur. J'ai bien aimé l'histoire de cultiver en se fatigant le moins possible ».

La permaculture ne se réduit cependant pas à un ensemble de techniques agricoles : sa visée n'est pas seulement écologique, elle est également sociale. Sur ce point, un jardinier est explicite : « *C'est un peu une approche holistique, à la base écologique. […] On veut montrer un autre genre d'agriculture, comment on peut cultiver autrement, une autre façon de cultiver les légumes avec la biodiversité. […] Mais c'est aussi une approche qui va plus loin avec des aspects sociaux, humains. Tout ça, c'est tout un volet philosophique qui joue un rôle. On veut montrer un autre genre d'action, communautaire. C'est intergénérationnel aussi. Il y a des amis qui viennent avec leurs enfants, des grands-parents. Les gens qui se retrouvent sont très différents, il y en a qui travaillent, il y en a qui boivent, il y en a qui font la sieste… […] C'est un moment pour se rencontrer et pour faire des choses ensemble avec la nature* ». Une autre personne insiste sur l'aspect existentiel que revêt pour lui la permaculture – qui transforme le rapport que l'on entretient au temps et l'attention que l'on porte au monde vivant : « *Moi, ma sensation ici, c'est que le temps n'a pas la même vitesse. On apprend je dirais à être à la vitesse de ce qui nous entoure, les plantes, les animaux. C'est pas eux qui doivent s'adapter à nous, c'est nous qui devons nous adapter à eux. Et c'est le principe de la permaculture, tout bêtement. C'est plus qu'un principe de culture, c'est une philosophie.* C'est bien une philosophie du rapport au monde vivant fondée sur le respect que nous expose ce jardinier tout au long de l'entretien : « *Pour moi, il faut les respecter [les plantes]. Ça me dérange de cueillir de l'herbe, je n'aime pas, j'ai l'impression de tuer une plante, ça me fait un peu mal au cœur. Même arracher les herbes ici, j'ai un peu mal au cœur, j'ai pas envie. Mais bon, faut bien quand même un minimum* ». S'il faut bien se résoudre à couper les plantes pour les consommer, il n'est pas question de procéder n'importe comment : consommer des végétaux n'est légitime que dans le cadre d'une relation de don et de contre-don où le jardinier reçoit de la plante ce qu'il lui a préalablement donné ; c'est à une sorte de « remerciement » réciproque qu'en appelle ce jardinier : « *La permaculture, c'est un art de vivre, une philosophie. Ça dépasse largement le cadre de planter une graine dans un pot. Il y a tout autre chose qui tourne autour de ça. Et c'est quelque chose qui pour moi devrait être respecté du début jusqu'à la fin, vraiment dans l'énergie de ce qu'on fait, du lieu, de ce qu'on produit, c'est vraiment une transmission d'énergie. On donne quelque chose à un moment donné à une petite plante qui va pousser, on donne la chance et en retour on reçoit, d'abord tout le bien-être de l'avoir fait, mais également des fruits, des légumes, des choses comme ça. […] On a vraiment l'impression d'être parti d'une petite graine, d'une plante, même d'une plante sauvage et on a vraiment la sensation que cette petite plante nous dit « merci » parce que, quelque part, on lui a donné […] Là, pour moi, c'est vraiment la finalisation de la chose. Si je prends quelques brins de menthe ici pour me faire une tisane, quelque part, je dis « merci » à ici [au jardin] de m'avoir fourni cette petite plante de menthe. D'arriver chez moi, de faire chauffer l'eau et de déguster la tisane. Ça n'a rien avoir avec le fait d'aller au magasin acheter un sachet de tisane, on a vraiment l'impression d'être parti de zéro […] Quand on boit la tisane, on a tout le cerveau derrière qui sait, il y a tout un*

mécanisme qui se met en place et on l'apprécie encore plus. Il y a vraiment un lien qui se crée avec la plante […] Chez moi, quand je commence à la boire, je sais qu'elle vient d'ici, je l'ai vue grandir pratiquement, donc j'ai toute la vie de cette petite feuille de tisane, je l'ai vécue jusqu'au moment où elle se retrouve dans ma tasse. Voilà. Elle se retrouve finalement en moi, ça se termine comme ça ». La relation qui se tisse avec les végétaux est aux antipodes d'une relation marchande : la consommation des végétaux est perçue comme un don de leur part, un don qui pousse en retour le jardinier à prendre soin des plantes et de la nature en général. On ne s'étonnera pas des propos que ce même jardinier tient au sujet des limaces, fléau des jardins : « *Alors les limaces, les limaces…Ben oui, elles sont là, elles étaient là avant nous, qu'est-ce que vous voulez faire. Donc…'fin après, il faut trouver un moyen de partager avec elles le territoire. C'est pas leur faute non plus, elles en profitent. […] Si on veut créer un endroit comme ça, il faut respecter tout ce qu'il y a autour…les prédateurs naturels, il y a une grande partie qui est à charge de la nature, c'est elle qui s'en occupe. Faut entretenir l'emplacement pour que l'accès soit ouvert aux prédateurs naturels* ». D'une façon générale, les jardiniers n'aiment pas trop tuer les limaces : comme le dit significativement une jardinière en rigolant : « *Je ne veux pas : si je me réincarne en limace et que c'est moi que l'on tue !* ».

Vécue de façon intense dans certains jardins où, comme on vient de le voir, elle devient une « philosophie », la permaculture n'est cependant pas pratiquée partout. Certes, tous les jardiniers que j'ai rencontrés partagent un goût pour le « jardin au naturel ». Les jardins ne sont cependant pas tous les mêmes – loin de là. Pour s'en rendre compte, il suffit par exemple de se promener dans la vallée de la Pétrusse : le Jardin de la Transition, où l'on pratique la permaculture, contraste avec le Jardin de la Gare, un jardin naturel au sein duquel les jardiniers se montrent également très attentifs à la biodiversité. Pourtant, le jardin de la Gare ne ressemble pas tout à fait au jardin de la Transition : les parcelles et les allées y sont mieux délimitées et sont généralement « plus propres ». Cela tient sans doute à la gestion du jardin, une gestion mixte qui comprend des parcelles communes et des parcelles privées où chaque jardinier peut donc cultiver comme il l'entend. Au jardin de la Gare, même si le jardinage est écologique, les pratiques des jardiniers sont multiples : tandis que certains d'entre eux continuent d'user de la bêche – au grand dam de leurs voisins qui s'en désolent gentiment – d'autres s'intéressent à la permaculture, recourent à la « grelinette » et ne se sentent pas du tout éloignés de ces pratiques. Ainsi de l'un d'entre eux : « *Ça fait quelques années que j'essaie dans cette idée-là [la permaculture]. Comme j'ai pas beaucoup le temps tous les jours pour surveiller et que ça doit se débrouiller un peu tout seul, j'essaie de voir les techniques de permaculture. Sans les appliquer à fond parce qu'il faut un peu de temps pour les mettre en place au départ* ».

Mais c'est le jardin de Dippach qui tranche de la façon la plus saisissante avec les autres jardins. Ici aussi les techniques employées sont écologiques et naturelles ; ici aussi, il s'agit de « *laisser faire la nature* » ; ici aussi, les jardiniers refusent catégoriquement les pesticides, cherchent l'amélioration du sol, utilisent la « grelinette » et travaillent avec des semences « locales ». Pourtant, l'atmosphère qui se dégage de ce jardin est très différente : tout y semble plus organisé, plus propre, plus rangé. Les parcelles potagères, d'un noir intense, se détachent clairement sur l'herbe du verger ; les légumes, plantés régulièrement, ne sont pas envahis par les herbes folles ; entre chaque ligne de légumes, une ligne de

compost est laissée vierge et permet le passage et le travail du jardinier. Le jardin présente donc un aspect géométrique plus traditionnel qui contraste avec le foisonnement du jardin de la Transition ou du jardin de Bettembourg. Le jardinier que nous rencontrons en est du reste tout à fait conscient. D'après lui, trois éléments permettent de comprendre ce contraste. En premier lieu, les objectifs des jardiniers ne sont pas les mêmes : tandis qu'au Jardin de la Transition, le but est d'abord « *d'être ensemble* », à Dippach, les jardiniers visent avant tout la production maraîchère – raison pour laquelle ils privilégient une technique particulière, « *sorte de permaculture* » qu'on appelle le « *no-dig gardening* » (les légumes sont plantés directement dans le compost déposé sur une bâche à même le sol). Ensuite, le jardin est relativement récent : les jardiniers n'ont pas encore eu le temps de s'occuper de « *l'aspect biodiversité* » du jardin. Résultat : le terrain est moins foisonnant, les fleurs et les insectes sont moins présents. Enfin, recourir à des méthodes écologiques n'implique pas nécessairement de développer un goût pour le libre foisonnement : ce jardinier nous confie ne pas « *se sentir bien dans le désordre* ». Lorsqu'il a visité le Jardin de la Transition, il n'a d'ailleurs cessé de se demander « *où étaient les légumes ?* ». Pour lui, dans un jardin, un peu à la manière d'un « *terrain de golf* » où le « *green* » se distingue nettement des plantations alentours, chaque chose doit être à « *sa place* » : il n'est pas question que les aromates et autres fleurs des champs empiètent dans les espaces réservés aux légumes. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont pas leur place au jardin, ni que l'on ne puisse faire droit au réensemencement spontané, mais simplement qu'il faut distinguer le potager de la biodiversité et réserver des espaces spécifiques à l'un et à l'autre.

Le modèle du « jardin au naturel » n'exclut donc pas les variations : les pratiques et les représentations de la nature varient, et varient parfois très profondément. Or, comme on vient de le voir, ces variations s'expliquent en partie par l'objectif que les jardiniers assignent au jardin, c'est-à-dire à la fonction et au sens que celui-ci prend pour eux. C'est ce que nous allons explorer dans le paragraphe suivant.

6. L'alimentation et les plaisirs du jardin

Les jardins partagés frappent d'abord par leur préférence marquée pour le « jardin au naturel » ; mais la multiplicité des usages et des fonctions du jardin frappe tout autant : on est très loin des « jardins paysans » et des « jardins ouvriers » ou « familiaux » qui visent avant tout la production de légumes dans une logique qui reste celle de l'autoconsommation. Certes, la fonction productive est présente ; certes, les jardiniers consomment les légumes qu'ils cultivent, des légumes qu'ils distribuent parfois même autour d'eux lorsque la récolte est belle et généreuse ; mais cette fonction productive n'est plus centrale : les jardiniers la minorent souvent pour mieux mettre en évidence les multiples fonctions auxquelles répond désormais le jardin. Comme l'a bien vu Léa Mestdagh : « l'activité de jardinage » recouvre dans les jardins partagés une

grande « variété d'interprétations »[56]. De fait : dans quatre des cinq jardins que nous avons visités les jardiniers ont à cœur d'expliquer que le jardin ne vise pas d'abord la production de légumes. Ainsi à Bettembourg : « *Il n'y a pas de…'fin l'esprit de faire des jardins comme ça, c'est mon avis personnel, mais je crois que c'est un peu tout le monde aussi, c'est que ce n'est pas un truc productif. C'est pas un truc où on est soumis à des horaires, où on est sous pression, c'est carrément l'inverse, il n'y a pas de notion de production. Ce n'est pas du huit heures par jour, on vient ici pour se détendre, pas pour se prendre la tête. Voilà* ». Ainsi au Jardin de la Gare : « *On fait ça surtout pour le plaisir, vient ce qui vient* » ; et un autre : « *On a quelques salades, quelques trucs, c'est plus expérimental qu'autre chose. […] Il n'y a pas d'enjeux plus que ça, il n'y a même pas d'enjeux du tout, c'est ça l'intérêt, chacun se fait plaisir. […] Ce n'est pas pour la production, c'est plus pour des petites choses. Là, on a eu un peu des fraises des bois, c'est sympa* ». Ainsi au Jardin de la Transition : « *Par rapport aux cités ouvrières là [les grandes parcelles individuelles des « jardins familiaux » qui se trouvent en face] je pense qu'ils ont des parcelles qui donnent plus de légumes, oui. Ce n'est pas vraiment notre but. On est trop nombreux pour chercher à être nourri uniquement par le jardin. […] On ne repart pas avec une semaine de légumes…d'ailleurs en légumes, aujourd'hui, je crois qu'on ne repart avec rien. J'ai grignoté quelques groseilles, quelques framboises* » ; « *Le jardin est très petit, donc on n'arrive pas à faire pousser des choses pour tout le monde. Mais on a…des potirons, on prend tout le temps des herbes, des fraises. Parfois on prend des choux, des salades. Là, je vais prendre de la rucola, j'adore ça. On prend des petites choses* ». Ainsi à Tandel : « *Au début oui, il y avait un objectif de production, mais ça a un peu changé. Mais il y eu trop. Les annuelles, ça fait beaucoup de travail. Car le terrain est vraiment grand. Mais on veut avoir notre rythme et pas un rythme dirigé par le travail. C'est aussi un objectif de passer des moments de calme, de relaxation. Ce n'est pas une logique de production* ». Les jardiniers ne peuvent être plus explicites : la fonction productive est présente, mais n'est plus fondamentale. Ces jardins ne sont pas des jardins maraîchers : pour les jardiniers, il s'agit plutôt de consommer « des petites choses », de grignoter quelques baies, d'emporter une salade ou de la roquette, de cuisiner avec des herbes aromatiques fraîches, de se concocter des tisanes, etc. – bref, d'améliorer son ordinaire, mais certainement pas de subvenir à ces besoins en matière de légumes. L'autoconsommation laisse la place à des plaisirs variés. Le sens du jardin devient pluriel.

Les jardiniers insistent d'abord sur les raisons pour lesquelles ils sont là : pour certains d'entre eux il s'agit de retrouver un contact avec la nature dont la ville les a bien souvent coupé. « *Je vis à Luxembourg depuis vingt ans et je vis dans un appartement, j'avais envie de mettre un peu les mains dans la terre et de voir pousser les choses. J'avais besoin de m'oxygéner, d'être dehors. C'est pour ça que j'aime aussi venir en hiver, parce que c'est là qu'on a le plus besoin de sortir, de prendre l'air, de voir loin, de regarder les choses. Ça fait du bien* ». Et un autre : « *Moi, j'avais toujours un potager, avant j'habitais à la campagne, à cinquante mètres des champs et de la forêt, j'ai toujours été à la campagne et j'ai toujours eu un potager. Il y a deux ans, je suis arrivé en ville […] J'étais choqué par la ville, je ne suis pas habitué, les voitures, les gens,*

[56] Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, *op. cit.*, p. 67.

etc., la pollution…Donc je venais souvent me promener ici et je regardais les jardins ». Un troisième explique simplement : « *Je suis quelqu'un de très sauvage, qui est très en contact avec la nature de plein de manières différentes. Je cherche un contact avec la nature dans ma vie* ».

Retrouver un contact avec la nature, c'est retrouver un contact avec son corps ; c'est aussi créer un nouveau rapport à soi. Tandis que certains apprécient les grands chantiers d'aménagement pour la dépense physique qu'ils réclament et qui fait disparaître « le stress » lié au quotidien du travail, d'autres insistent sur la dimension contemplative et méditative du jardinage. Le corps se met au diapason de la nature, les sensations s'exacerbent : on est attentif au calme, au chant des oiseaux, à l'odeur des fleurs, au bruit du vent dans les arbres, à l'évolution des végétaux – « *le jardin, c'est toujours une surprise, ça change tous les jours* », constatent-ils souvent. On délaisse peu à peu l'effervescence des journées quotidiennes pour s'imprégner du rythme de la nature et cette rupture entraîne un délassement profond, un apaisement intérieur. « *Pour moi le plus important, c'est d'être dehors, en tranquillité, de relâcher un peu, pour moi c'est un peu comme de la méditation, de relâcher et de trouver un bon équilibre avec le boulot »,* explique l'un d'entre eux. « *Ici, je ne pense à rien, j'oublie tout* », sourit une jardinière. « *Ce que je préfère, c'est être assis-là, vous voyez la vue !, et me reposer le cerveau* », raconte un autre ; « *Moi je viens ici je touche la terre, je touche la nature et ça me renforce. Je sors d'ici impeccable. J'ai un petit souci, je l'oublie* », témoigne une jardinière. Mais on y va aussi plus simplement pour « être dehors » : « *on vient pour se poser, pour lire, pour profiter de ce qu'il y a à manger. Ça fait déjà deux, trois fois qu'on y va pour pique-niquer. On fait du frisbee, du badminton. Il y a un terrain à côté avec du vrai gazon, c'est génial, c'est bien de sortir. […] L'avantage, c'est qu'il y a une bonne ambiance au jardin* ».

Il est vrai que dans les jardins partagés, le plaisir que procure le jardin n'est pas d'abord individuel : il réside surtout dans la rencontre et le partage avec les autres – partage des idées, partage du travail, partage de la récolte. Les jardiniers apprécient cet aspect collectif. Un dialogue entre deux jardiniers met bien en évidence le plaisir qu'éprouve les jardiniers à être ensemble : *« [C'est important]aussi de rencontrer les autres, de passer du bon temps ensemble, parfois, nous avons beaucoup de gens ici au jardin, chacun, chacune emporte quelque chose pour un pique-nique ou des boissons et nous passons de bons moments ensemble. – Des gens avec des enfants. Ça aussi c'est agréable de se retrouver, de jouer avec les enfants, de profiter du beau temps, profiter pour voir que les choses avancent, que les choses poussent, ça aussi c'est bien, et passer du bon temps. C'est le plus important ».* Au jardin de la Transition, on ne dit pas autre chose : « *Le principal, je pense, c'est le fait de travailler ensemble. On ne récolte pas beaucoup. On ne peut pas manger ce qui vient du jardin vraiment beaucoup. C'est surtout ça, le côté social* ». Une jardinière renchérit : « *Ça ne me plairait pas de le faire seule […] Après on fait des pique-nique, ici, en bas dans la vallée, parfois il y a le père de A. qui est venu avec son accordéon et on a dansé sur l'herbe en bas, il y a aussi ce côté festif parce que vu qu'on est plusieurs, du coup on a du monde pour faire la fête* ». Elle se souvient par ailleurs d'un moment particulièrement exceptionnel : un jour de novembre, les jardiniers qui étaient présents avaient entrepris de dérouler la paille et de l'étendre sur le sol pour le protéger du froid de l'hiver qui s'annonçait : après l'effort commun, alors que le froid tombait, ils se sont tous couchés dans la paille encore chaude. C'est un grand souvenir collectif. Même son de cloche

à Bettembourg : « *Ici, on trouve des gens de toutes les cultures, de plusieurs pays. Alors chacun a sa manière de faire, chacun a ses idées, on peut toujours comparer, c'est agréable. Chacun ramène ses traditions, même pour manger, alors on se fait des petits pique-nique, comme ça* ».

Cet aspect multiculturel – « *on est très international !* » – et multigénérationnel est essentiel dans les jardins partagés. Il est à mettre en rapport avec la curiosité et l'envie d'apprendre qui caractérisent ces jardiniers : pour eux, rencontrer d'autres gens, c'est nécessairement apprendre des choses nouvelles. « *C'est un endroit qui nous inspire, on peut parler, on échange des idées, on s'entraide* ». La volonté d'apprendre concerne avant tout la nature et le jardin : les jardiniers s'échangent des conseils de jardinage, apprennent à connaître et reconnaître les végétaux, se spécialisent en botanique, découvrent des plantes qu'ils ne connaissent pas : « *Ce qui est gai aussi, c'est de gagner aussi un peu d'expérience en jardinage, distinguer des choses comestibles, des plantes utiles de celles qui ne sont pas inutiles, mais qui ne sont pas vraiment…qui sont des mauvaises herbes entre guillemets, mais qui ont aussi une fonction* ». Même lorsqu'ils partent à l'étranger, les jardiniers restent à l'affût et n'hésitent pas à ramener de leurs voyages des plantes et des fleurs inconnues. Certains jardins ont d'ailleurs un caractère pédagogique : c'est le cas à Bettembourg où l'on trouve dans les bacs et les parcelles le nom des plantes qui y poussent ; une section du jardin est par ailleurs réservée aux enfants qui viennent découvrir le potager dans le cadre d'activités scolaires. Les recettes de cuisine sont également importantes. « *On apprend chaque jour quelque chose de nouveau, quand ce n'est pas pour le jardin, c'est pour la cuisine !* ». Il est clair que le goût est au centre des apprentissages des jardiniers qui, loin de la standardisation des produits agricoles, retrouvent la saveur des fruits et des légumes. Et cette redécouverte est un vrai plaisir : « *La salade, ici, c'est inimaginable, c'est incomparable. La fraise, c'est la même chose* ». Cette volonté d'apprendre va de pair avec un intérêt pour l'expérimentation, l'apprentissage par essais/erreurs : « *Nous, on a beaucoup moins, je pense, de produits. Mais en fait on est aussi en expérimentation permanente, on fait des tests, on essaie des choses* ». Un autre : « *On lance quelque chose, puis on regarde, on observe et on est content si ça marche. Et si ça marche pas, tant pis, on essaie autre chose* ». Et un troisième : « *Je ne cherche pas à cultiver des choses que j'ai déjà cultivées ou qui forcément vont produire. Je découvre aussi, par rapport au climat, par rapport à tout ça. J'essaie* ».

Les jardins partagés ne sont donc pas des jardins potagers traditionnels. Le jardin ne vise plus d'abord l'autonomie alimentaire. Seul le jardin de Dippach revendique une fonction productive réelle – raison pour laquelle les jardiniers ont décidé de recourir à la technique du « *no-dig gardening* » ; raison pour laquelle également l'esthétique du foisonnement écologique est passée au second plan. Désormais, le jardin répond à des fonctions multiples : contact et soin de la nature ; détente et relaxation ; désir d'être ensemble, apprentissage et expérimentation généralisés. Le plaisir a pris le pas sur l'alimentation. À cet égard, un jardinier nous raconte une anecdote intéressante : son grand-père, un ancien « *petit agriculteur* » aujourd'hui retraité qui s'occupe de la culture des pommes-de-terre dans le potager de Tandel, ne s'y retrouve pas toujours très bien dans ce jardin écologique : « *Pour lui,* dit-t-il*, c'est un peu chaotique ici car c'est très important que tout soit propre. Si ce n'est pas propre,*

qu'est-ce que les autres vont dire ? Mais il a beaucoup travaillé ici. Il vient régulièrement, mais il ne peut pas s'asseoir pour ne rien faire, c'est impossible. Mais c'est dur de lui parler de la permaculture, c'est au-delà de sa mentalité ». Et plus loin : « *Ce qui étonne le grand-père, c'est qu'on est calme et relax, qu'on n'est pas trop stressé et qu'on ne vient pas tous les jours. C'est une autre vie qu'on a. Lui, il connaît seulement le travail toujours. Pour lui, c'est parfois compliqué de comprendre qu'on n'a pas fait ça et ça et ça* ». Comme l'explique ce jardinier, son grand-père appartient en effet à un autre monde, un monde où la nature avait plus avoir avec la subsistance économique qu'avec le loisir. Ce qui frappe avant tout lorsqu'on visite les jardins partagés, c'est qu'aujourd'hui la nature est devenue un loisir.

BIBLIOGRAPHIE

Philippe Baqué, *La Bio, entre business et projet de société*, Marseille, Agone, 2012 ;
Laurence Baudelet et *al*., *Jardins partagés. Utopie, écologie, conseils pratiques*, Mens, Terre vivante, 2008 ;
Martine Bergues, « Dire avec des fleurs. Manières de jardins et modèles de culture », in Véronique Nahoum-Grappe et al. (dir.), *Le goût des belles choses*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2004, p. 67-81 ;
Martine Bergues, « Fleurs jardinières et fleurs fleuristes », in *Ethnologie française*, 2010/4 (vol.40), p. 649-656 ;
Hervé Brunon, « Partager », in *Vacarme* 2017/2 (n°79), p. 154-158 ;
Hervé Brunon, « Retour au jardin, laboratoire pour un projet humain », conférence prononcée dans le cadre des « cours publics » (année 2010-2011) de la Cité de l'architecture et du patrimoine de Paris, en ligne : https://webtv.citedelarchitecture.fr/video/16-retour-au-jardin-laboratoire-projet-humain.
Livia Cahn et *al*., *Terres des villes. Enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du 21 siècle*, Paris, Edition de l'Eclat, 2018 ;
Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone*, (1969), Paris, Édition de l'Encyclopédie des Nuisances, 2002 ;
Gilles Clément, « Pour un jardin planétaire » (2003), in *Où en est l'herbe*, Arles, Actes Sud, 2006 ;
Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Flammarion, Champs Histoire, 1986 ;
Estelle Deléage, *Agricultures à l'épreuve de la modernisation*, Paris, Quae, « Synthèse », 2013 ;
Françoise Dubost, *Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 1997 [1984] ;
Françoise Dubost, « Les Français et leurs jardins », conférence prononcée dans le cadre des « cours publics » (année 2010-2011) de la Cité de l'architecture et du patrimoine de Paris, en ligne : https://webtv.citedelarchitecture.fr/video/18-francais-leurs-jardins ;
Jean-Pierre Le Dantec, *Jardins et Paysages. Textes critiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1996 ;
Jean-Pierre Le Dantec, *Le sauvage et le régulier. Art des jardins et paysagisme*, Paris, Le Moniteur, 2002 ;

Jean-Pierre Le Dantec, *Poétique des jardins*, Le Méjan, Actes Sud, 2011 ;
Bernadette Lizet, « Du terrain vague à la friche paysagère. Le square Juliette-Dodu, Paris, X^e^ », in *Ethnologie française*, 2010/4 (vol. 40), p. 597-608 ;
Léa Mestdagh, *Jardiner entre soi*, Paris, L'Harmattan, « Logiques sociales », 2018 ;

Keith Thomas, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, trad. C. Malamoud, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1985.